

Vol. 3, No 9

L'APÔTRE

Québec, mai 1922

L'APÔTRE



MAGAZINE CATHOLIQUE

SOMMAIRE -- Mai 1922

TEXTE

Page		
321 —	Deux siècles et demi.....	J.-ALBERT FOISY.
324 —	Le mois de Marie.....	F. FRÉDÉRIC, O.M.Cap. (<i>L'Echo de Saint-François</i>).
327 —	La Vierge au nid.....	LE VIEUX MÉNESTREL.
328 —	La légende de la Sainte Chapelle.....	E. VESCO DE KÉRÉVEN (<i>L'Etoile Noë'iste</i>).
333 —	Chez le père Rémillard.....	ANTOINE BERNARD (<i>Le Canada-Français</i>).
337 —	Le C. P. R. se souvient.....	
337 —	Moktar.....	MME BARRÈRE-AFFRE.
344 —	Éphémérides canadiennes (avril 1922).....	
347 —	La machine humaine.....	LE VIEUX DOCTEUR.
349 —	L'apoplexie.....	G. B. (<i>La Croix</i>).
351 —	Lettre à Maud.....	MME MARIE-JEANNE.
351 —	Qualités morales de la maîtresse de maison.....	MARIE ROLLET.
353 —	Alimentation de l'enfance.....	
354 —	L'Église et le Syndicat.....	E. D'UZEL. (<i>Le Travailleur</i> .)
355 —	L'arbitrage.....	JULES DORION
357 —	Pour s'amuser.....	
358 —	Le fusil.....	HELLÈLE.
360 —	Le lis et le ruisseau (<i>poésie</i>).....	F. HEURLIPPES.

ILLUSTRATIONS

322 —	La vénérable Marie de l'Incarnation.....
323 —	Le monastère des Ursulines de Québec.....
323 —	La chapelle des Ursulines.....
325 —	La Vierge aux lis.....
335 —	Le crâne de Montcalm, conservé au monastère des Ursulines de Québec.....
336 —	Monument érigé à Montréal par le Pacifique Canadien.....
343 —	La vieille église de Ste-Anne-de-Beaupré démolie en 1878.....
344 —	L'église du Sacré-Cœur-de-Jésus, de Montréal, incendiée récemment.....
345 —	M. Adolphe Poisson.....
356 —	Le vieux Québec.....

“ L'Apôtre ” est publié par l'Action Sociale Catholique, qui fut fondée par Son Éminence le cardinal Bégin, par lettre pastorale du 31 mars 1907, et encouragée par Pie X, par bref pontifical daté du 29 mai 1907, et par S. S. Benoît XV.

Il a pour objet de fournir une saine lecture, de propager et de défendre la foi catholique. “ L'Apôtre ” répond aux attaques dirigées contre l'Église catholique et rétablit la doctrine catholique faussement représentée. “ L'Apôtre ” veut renseigner les catholiques en quête d'informations sur la doctrine de l'Église, les questions d'apologétique, d'histoire, etc. “ L'Apôtre ” publie, à l'adresse des grandes personnes et des enfants, d'intéressants récits où brille la note catholique, et qui sont adaptés à l'état d'esprit des uns et des autres.

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103 rue Ste-Anne, Québec

VOLUME III

QUÉBEC, MAI 1922

No 9

Deux siècles et demi

★★★ *E* premier mai se terminait le triduum
★ *L* ★ solennel par lequel les Ursulines de
★ *L* ★ Québec célébraient le deux cent cin-
★★★ quantième anniversaire de la mort
de leur vénérable fondatrice Mère Marie de
l'Incarnation.

A l'occasion de ces jours où les vertus et les mérites de cette sainte femme ont été rappelés avec tant de filiale affection, il est bon de dire un mot de cette communauté qui s'est établie au Canada, dès les débuts de la colonie et dont l'histoire se confond si intimement avec celle de notre patrie.

* * *

C'est le 1er août 1639, qu'après trois mois d'une traversée orageuse, les premières religieuses Ursulines, avec leur fondatrice, Mère Marie de l'Incarnation et leur protectrice, Madame de la Peltrie, mettaient le pied sur le sol du Canada et commençaient une œuvre d'éducation qui dure encore et durera toujours pour la plus grande gloire de Dieu et le plus grand bien de notre race.

Ces religieuses arrivaient donc ici au moment où l'Etat de la colonie exigeait un maximum de sacrifices et n'offrait qu'un minimum de réconfort.

Mais, ces femmes vertueuses n'étaient pas venues ici pour satisfaire un désir de jouissances terrestres, mais pour dépenser leur vie au service des autres.

Elles venaient diriger l'éducation des filles de la colonie, tant sauvages que françaises et, dès les premiers jours, elles se mirent à l'œuvre pour apprendre la langue des diverses tribus de sauvages dont elles recevaient les enfants.

M. de Montmagny, second gouverneur de la Nouvelle-France les reçut avec reconnaissance et les logea à la Basse-Ville en attendant que le couvent de la Haute-Ville fut construit.

Les Ursulines prirent possession de leur nouvelle maison en 1642; elle était sise où se trouve le monastère actuel. A travers toutes les vicissitudes de l'existence de la colonie, elles restèrent à leur poste.

Chassées deux fois par l'incendie, deux fois elles réédifièrent leur demeure et, malgré des épreuves de toutes sortes, elles ont grandi, ont essaimé et sont demeurées une des institutions le plus intimement identifiées avec la colonie.

* * *

Nous disons que la vie des Ursulines est identifiée avec celle du Canada Français.

En effet, arrivées ici pour instruire des vérités de la foi et des sciences profanes, les jeunes filles de la colonie, elles se sont appliquées à cette tâche, sans interruption, pendant près de trois siècles, étendant continuellement leur champ d'action.

Pendant les grands orages qui ont menacé notre vie nationale elles ont été les premières à souffrir et les premières à lutter.

On les voit, pendant les sièges et les batailles, recueillir les blessés, les soigner, les consoler, leur rendre la mort plus douce.

Il suffit de visiter la vieille demeure de Québec pour voir jusqu'à quel point elles ont été éprouvées et menacées et jusqu'où elles ont poussé l'héroïsme.

Puis, quand le sort des armes eut décidé que nous aurions des maîtres étrangers; quand on a tenté de nous arracher notre langue, nos traditions et notre foi, comme on nous avait arraché notre liberté, les Ursulines sont restées dans leur rôle

rôle d'éducatrice et leurs leçons aux mères futures ont élevé le premier et le plus puissant rempart contre l'anglicisation et l'apostasie.

Ces services sont de ceux qu'une race ne peut pas oublier et, le voudrait-elle, que l'histoire impartiale les lui rappellerait à chacune de ses pages.

Si nous devons notre survivance surtout au clergé qui a été unanime à entretenir la flamme du patriotisme français dans l'âme d'un peuple ruiné, vaincu, abandonné, ses efforts ont été merveilleusement secondés par l'action de ces femmes de Dieu qui veillaient à l'éducation d'un si grand nombre de jeunes filles appelées, plus tard, à donner le ton dans la vie sociale ou à former, dans des maisons d'éducation, de nouvelles générations de jeunes filles qui seraient, au pays, les gardiennes des traditions si catholiques et si françaises transmises par nos pères.

* * *

Cette mission sublime, les Ursulines l'ont remplie depuis les débuts de la colonie.

Chaque année les charges s'augmentaient et les besoins exigeaient des sacrifices plus grands.

Peu à peu le maison se développa ; puis, elle donna naissance à d'autres institutions qui sont allées, dans diverses régions de la province rendre les mêmes services.

Trois-Rivières, Roberval, Rimouski, Stanstead, possèdent des Ursulines dont l'esprit de dévouement et l'énergique formation sont les mêmes qu'à Québec.

Partout la tradition des fondatrices se perpétue et les enseignements donnés aux jeunes filles sont empreints du même esprit de foi et de la même sagesse.

Ce n'est pas dans ces maisons qu'on trouvera ces suffragettes en herbe, prêtes à mépriser tous les devoirs propres à la femme et désireuses de se lancer aveuglement dans les carrières où elles se feront les rivales de l'homme.

L'éducation donnée par les Ursulines apprend à la jeune fille toutes les choses qu'elle doit connaître pour être à l'aise dans toutes les conditions



La Vénérable Marie de l'Incarnation

de l'existence ; mais, elle lui apprend surtout à être femme et à chercher la distinction dans la possession des qualités éminemment féminines.

Elle prépare la jeune fille pour les luttes de la vie si la Providence veut qu'elle gagne sa vie ; mais, surtout, elle la prépare au rôle naturel de la femme, celui d'épouse et de mère.

* * *

Nous sommes heureux que le 250^e anniversaire de la mort de la vénérable Mère Marie de l'Incarnation nous ait donné l'occasion de parler de cette communauté.

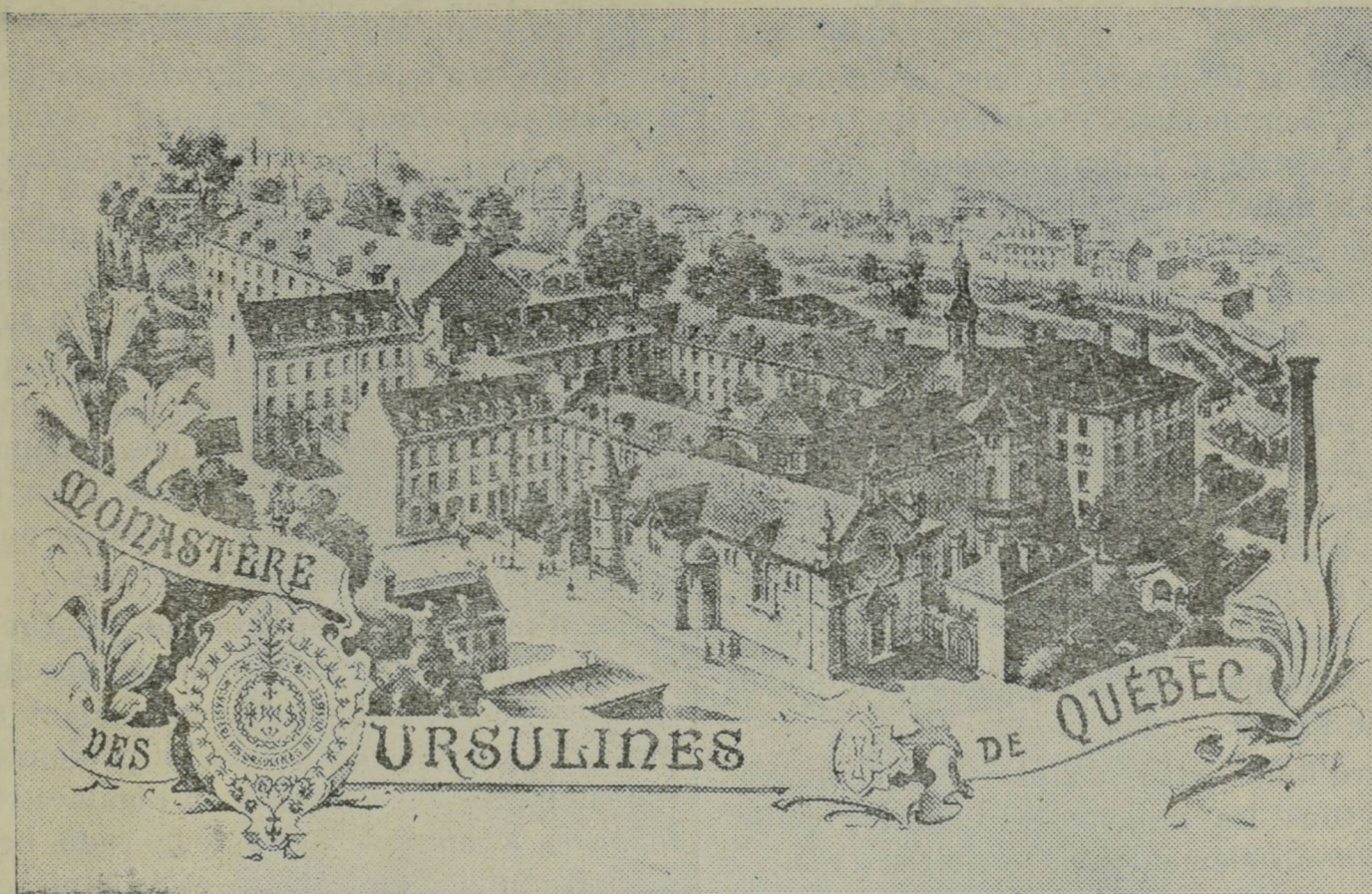
Elle fait tellement partie de notre vie religieuse et nationale ; tant de mères de famille ont reçu chez elle la formation qui les ont rendues aptes à faire le bonheur de leurs enfants et de leur époux, que tous les éloges que nous puissions en faire resteraient un tribut d'hommages bien inférieur à ses mérites.

Depuis bientôt trois siècles les Ursulines, sans bruit et sans ostentation se dépensent pour le bien de notre peuple, depuis trois siècles elles reçoivent des enfants et rendent au monde des femmes vertueuses, c'est bien le moins qu'une fois, nous leur en exprimions notre reconnaissance et notre désir qu'elles continuent pendant des siècles encore la même mission éminemment religieuse et patriotique.

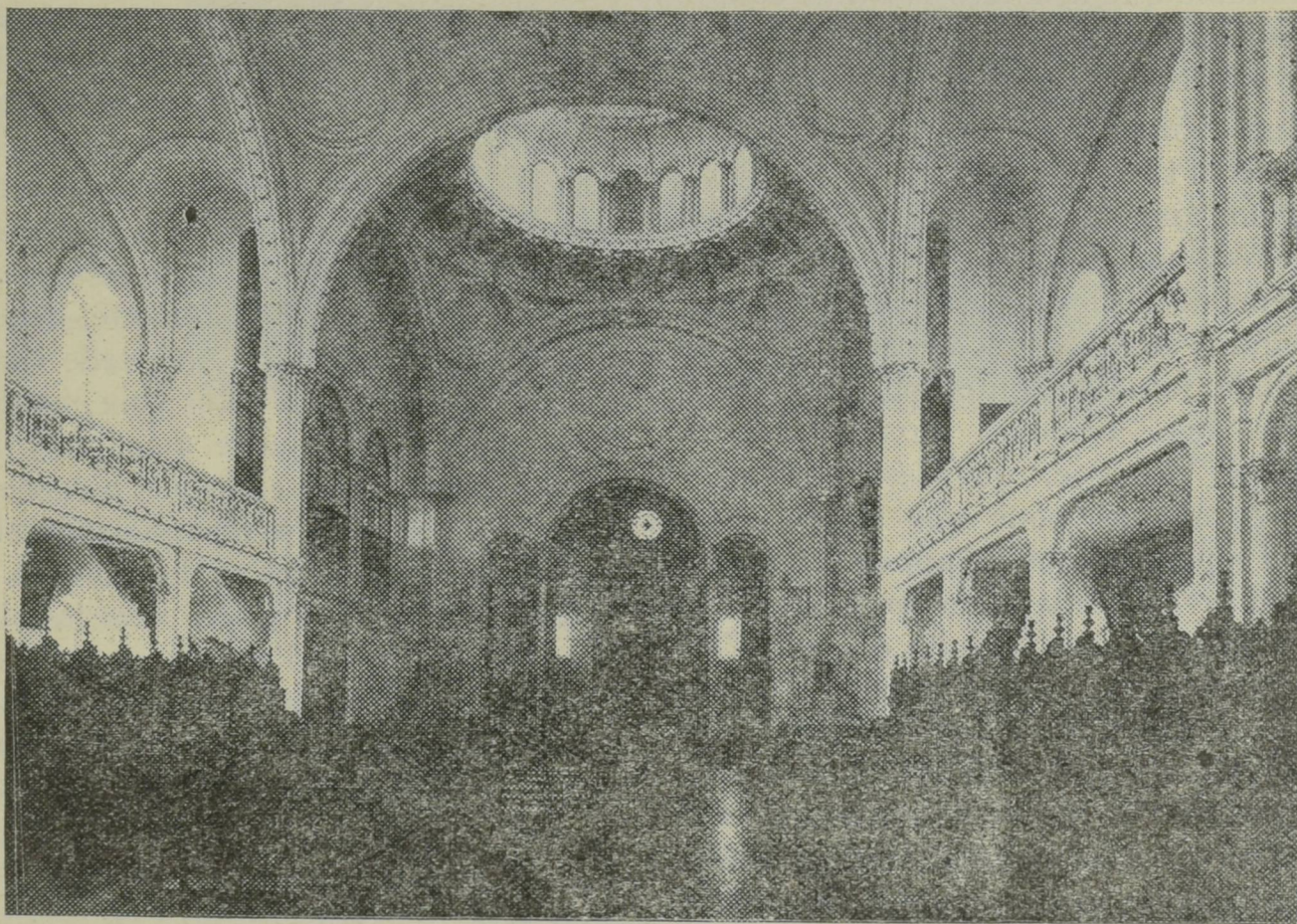
J.-Albert FOISY.

L'EFFET DES MAUVAIS ROMANS

A Wimille, un garçon de treize ans, Paul Beuvry, domestique chez M. Feurty, cultivateur, s'est suicidé en se tirant une balle de fusil de guerre anglais sous le sein gauche. La balle a traversé le corps du désespéré de part en part. Pour faire partir le coup, le jeune Beuvry avait attaché une ficelle à une stalle d'écurie et l'avait reliée à la gâchette. Cet enfant s'adonnait beaucoup à la lecture de romans policiers et autres. On peut toucher là du doigt l'effet des mauvais romans.



LE MONASTÈRE DES URSULINES DE QUÉBEC



LA CHAPELLE DES URSULINES

Le mois de Marie

 * * *
 * * *

 E *Mois de Marie* est une dévotion, en somme, assez récente.

* * *
 * * *
 * * *
 C'est le P. Lalomia, jésuite, qui, vers le milieu du 18^e siècle, pour soustraire à certains désordres la jeunesse de Rome, eut l'idée de la réunir tous les soirs du mois de mai, et de lui faire pratiquer certains exercices religieux en l'honneur de la sainte Vierge. Ce fut tout un ébranlement. La jeunesse, les étudiants surtout répondirent à cet appel ; enfants et grandes personnes s'y rendirent aussi ; — et bientôt, d'un village à l'autre, d'une ville à l'autre, d'un pays à un autre, c'est la chrétienté tout entière qui répéta ce geste, et qui vint, tous les soirs du mois de mai s'agenouiller devant l'autel de Marie.

Aujourd'hui, cette dévotion a tellement pénétré tous les milieux et tous les cœurs qu'elle est un élément peut-on dire, de la vie normale catholique. Nous ne parvenons pas à imaginer une seule paroisse au monde qui se prive aujourd'hui des exercices du mois de Marie : sa détresse religieuse nous paraîtrait tout aussi lamentable que celle des localités coupables que l'autorité religieuse est obligée parfois de frapper d'interdit.

C'est que l'amour de Marie, comme une quatrième vertu théologale, est, pour ainsi dire, infus dans nos âmes par le baptême. Le même mystère de rédemption, qui nous fait enfants de Dieu et frères de Jésus-Christ, nous fait également les enfants de Marie ; et c'est ce sentiment de piété filiale, infus en toute âme avec la vie chrétienne, — aussi profond, aussi vivace et aussi naturel, dirais-je, que les sentiments que nous éprouvons pour nos mères — qui vibre et qui répond à tous les appels faits dans le monde en faveur de la dévotion à Marie. Il est bien sûr que le pieux Jésuite qui, en 1758, invitait la jeunesse romaine à sacrifier à Marie les radieuses et capiteuses soirées des printemps italiens, ne songeait point à faire une grandiose invitation *urbi et orbi*. Mais il se trouva que tous les cœurs chrétiens, montés au même diapason de sensibilité et d'amour envers Marie, vibrèrent à l'unisson, comme, dans une famille, tous les enfants éprouvent et partagent les mêmes sentiments de filiale tendresse, dès que l'un d'eux les suggère ou les provoque, ou comme

vibrent, dans une salle, sous un unique coup d'archet, tous les violons accordés de même sorte.

* * *

A quelle époque cette dévotion fut-elle introduite au Canada ? Il semble difficile de le préciser, car la tradition déborde l'histoire et les chroniques de nos paroisses. On sait, en effet, que les *Croix du chemin* — dans lesquelles on réservait d'ordinaire une niche pour la Madone — ont servi, dans nos campagnes, de points de ralliement religieux, bien avant que des églises pussent être bâties pour la desserte des populations excentriques.

Or, n'est-ce pas toujours que les *Croix du chemin* ont vu ces spectacles absolument uniques au monde, et souverainement attendrissants par leur cachet de foi profonde et de robuste poésie, d'enfants, d'hommes et de femmes, accourant après leur rude besogne du jour, au pied du Calvaire et de la niche de la Vierge, pour faire leur prière du soir, suivie du chapelet et d'un cantique à Marie ? Je ne sache pas de tableau plus plein de poésie, mais surtout plus révélateur de l'âme canadienne et de sa dévotion à Marie, que ces naïves processions des soirs de mai, à travers les friches et les champs en labour, et ces attroupements spontanés au pied d'une statuette de la Vierge, en plein air, parmi les exhalaisons de la terre et des fleurs du printemps, parmi le tapage des oiseaux dans les buissons et les bosquets voisins... ; et puis, ce cantique final, chanté, debout, sans art peut-être, mais avec une telle sincérité et un si bel entrain !... " Les voix chantaient un " peu rude ; mais quelle âme on y mettait ! " Les notes du vieux cantique, poussées par ces " robustes poitrines, se répandaient au loin dans " le calme des prairies et des labours, et mon- " taient comme une prière vers les cierges du " bon Dieu, avec l'encens des lilas et des " boules-de-neige, des pruniers et des pom- " miers en fleurs, du petit trèfle blanc et de " l'arôme de la terre "(1).

* * *

Ce serait un immense malheur, non seulement personnel, mais national, que les parents

(1) Abbé Lionel Groulx : *Les Repaillages*, p. 66.

et les instituteurs et institutrices laissassent s'attédir tant soit peu dans les générations qu'ils élèvent ce sentiment de vive piété envers la sainte Vierge. Il suffit, en effet, d'avoir lu, même à la course, l'histoire du Canada pour savoir le rôle considérable que la sainte Vierge a joué et se réserve de jouer encore dans les destinées de ce pays. On pourrait faire un volume à ne conter que les faits d'intervention directe de Marie aux premiers temps de la colonie.

Qu'on se souvienne des visions si belles de Marie de l'Incarnation et de Royer de la Dauversière touchant le Canada : — ce grandiose et beau pays, dont saint Joseph était le gardien, et où la Vierge trônait comme une reine ; — qu'on se souvienne des circonstances merveilleuses de leur vocation, comme d'ailleurs de celle de presque tous les fondateurs, prêtres ou laïques, de Québec et de Montréal. Quel autre peuple au monde peut se glorifier de n'avoir eu, ou à peu près, pour éducateurs et éducatrices que des âmes directement formées et recrutés par Marie ? Champlain et Maisonneuve, Marie de l'Incarnation, Madame de la Peltrie, Mgr de Laval, la vénérable Marguerite Bourgeoys, Henri de Bernières et Dollier de Casson, Mlle Mance et Mlle Le Ber, etc. ;

héroïque et sainte galerie dont nous diminuons étrangement la gloire, si nous oublions par quelles célestes mains leurs âmes furent formées, et de qui leur vint toujours la force et le secours pour l'établissement et la défense de leur chrétienne et patriotique entreprise.

Pour ne citer qu'un exemple, qu'on se rappelle le fait si beau de la miraculeuse conservation de la colonie, en 1711, par l'intervention de Marie à la prière de Mlle Le Ber : la flotte de Walker — 89 voiles — rendue déjà presque en vue de Québec, et toute anéantie sans qu'un seul coup de canon fût tiré. S'il m'était permis de faire un vœu, je demanderais, que, pendant le mois de Marie, on lût et commentât, dans toutes nos écoles, le récit de ce prodige que M. de Belmont ne craignait pas d'appeler "le plus grand miracle qui fût arrivé depuis le temps de Moïse".



LA VIERGE AUX LIS

*C'est le mois de Marie,
C'est le mois le plus beau ;
A la Vierge chérie
Disons un chant nouveau.*

Les instituteurs et institutrices feraient remarquer sans doute que Marie ne fait de tels miracles qu'en faveur des peuples prédestinés ; mais ils ajouteraient aussi quels devoirs de reconnaissance et d'amour ces mêmes peuples contractent envers une si bienveillante Patronne. La piété, autant que le patriotisme, trouverait son compte dans ces

leçons d'histoire ; et ce serait tout bénéfique pour l'âme des enfants.

* * *

Mais, plus encore que des intérêts collectifs du pays, nous devons nous préoccuper de nos devoirs personnels et des besoins de notre âme. Or, la dévotion à Marie, tous les saints le répètent, est la plus précieuse garantie du salut. Elle est le *réservoir* et le *canal* de la grâce, la *Dispensatrice* des fruits de la Rédemption, la *Mère de la Divine Grâce*. Comme c'est à elle que le monde doit son Rédempteur, c'est à Elle aussi que chacune de nos âmes doit les grâces qui opèrent en elles leur propre rédemption. "Dieu, dit Bossuet, ayant une fois voulu nous donner Jésus-Christ par la sainte Vierge, cet ordre ne se change plus... Il est et sera toujours véritable qu'ayant reçu par elle une fois le principe universel de la grâce, nous en recevions encore, *par son entremise*, les diverses applications dans tous les états différents qui composent la vie chrétienne" (1). Ce qui veut dire que la sainte Vierge est un intermédiaire essentiel entre Dieu et nous, et que, d'après le plan de l'Incarnation, nous ne pouvons pas plus nous passer de son secours que nous ne pouvons nous passer des mérites de son Fils.

D'ailleurs, Notre-Seigneur, au moment le plus tragique de sa Passion, ne l'a-t-il pas, à la face du ciel et de la terre, déclarée *notre Mère*, Lui donnant ainsi pour fonction de nous donner la vie, de nous la conserver, et de la développer jusqu'à l'âge adulte de la gloire ?— Quoi de plus touchant et de plus capable d'exciter la confiance et l'amour que ce testament de Notre-Seigneur ! Pour nous relever jusqu'au ciel et jusqu'à Dieu, il est descendu jusqu'à nous. Il s'est fait homme, il s'est fait notre frère, passant parmi nous comme le plus doux, le plus affable, le plus miséricordieux et le plus attrayant des hommes... Sans doute. Mais, il n'en reste pas moins qu'Il est notre Sauveur et qu'Il sera notre juge, et que, à notre amour pour sa personne, il ne peut pas ne pas se mêler une certaine crainte.

Voilà pourquoi Il a interposé entre Lui et nous sa propre Mère, la plus pure, la plus douce,

(1) Troisième sermon pour la fête de la Conception.

la plus belle, la plus aimante et la plus aimable de toutes les créatures, la Femme exquise, c'est-à-dire choisie et bénie entre toutes, celle qu'Il a enrichie de tous les dons et de toutes les prérogatives possibles, jusqu'à en faire la *Parente même de la divinité*, sans qu'Elle cessât pour cela d'être *notre Parente aussi* :— si peu distante, par conséquent, que nous pourrions, sans offense, lui rappeler la communauté de nos origines, nos liens de chair et de sang, et lui rappeler surtout que c'est à nous, quoique pécheurs, ou plutôt parce que pécheurs, qu'Elle doit tous ses privilèges.

Cependant, tous ces privilèges qu'Elle nous doit, nous ne devons pas oublier nous-mêmes que nous les Lui avons fait acheter très cher : l'obligeant pour cela à monter sur le Calvaire aux côtés de son Fils, et l'obligeant à nous faire Elle-même à nous, comme à Dieu, le sacrifice de son enfant.

* * *

Pour toutes ces raisons : pour l'amour que Dieu a eu pour Elle et pour l'amour qu'Elle a eu pour nous, nous devons Lui dévouer nos âmes dans les sentiments de la plus filiale tendresse. Souvenons-nous que toute élevée qu'Elle soit dans les hauteurs du ciel, Elle reste toujours une fille des hommes, sensible à tous les sentiments qui émeuvent nos cœurs de chair : "*Ego diligentes me diligo*(1) " j'aime ceux qui m'aiment " dit-Elle ; — et que cette pensée nous encourage à faire de ce mois de Marie un long et fervent témoignage de notre indéfectible amour pour Elle.

F. FRÉDÉRIC, O.M. Cap.
L'Echo de St-François.

(1) Prov. VIII, 17.

UNE DÉFINITION

Le professeur:— Pourriez-vous me dire ce que c'est qu'une olympiade ?

L'élève hésite, se trouble. Un copain compatissant lui souffle :

— C'est un espace de quatre ans.

— C'est une *espèce de cadran*, Monsieur, déclare triomphalement l'interrogé.

La Vierge au nid

CONTE CANADIEN

(Ecrit pour l' " Apôtre ")

AVEZ-VOUS constaté combien peu d'oiseaux séjournent l'hiver au Canada ? Lorsque les lacs et les rivières se confondent avec le sol en une nappe indéfiniment blanche, que les arbres dénudés se parent de frimas comme pour suppléer par ces joyaux artificiels à leur toilette verte absente, que les voitures au loin semblent des insectes courant sur un tapis blanc, vous ne voyez guère dans nos cités et nos campagnes que l'humble et joyeux moineau que nul duvet plus épais, nulle fourrure, ne protège et qui, bien qu'il ne soit pas originaire de chez nous affronte bravement les plus rudes de nos hivers.

Je veux à ce sujet, vous dire la gracieuse légende de ces petits immigrants qui, m'a-t-on raconté, doivent à la bonne Vierge Marie, le privilège de leur exceptionnelle endurance. Voici la légende :

Il était une fois deux petits moineaux, deux petits pierrots de Paris, de ceux qu'on dit effrontés parce qu'ils sont simples, familiers et sans défiance. Mais ceux-là, sans doute, avaient le goût de l'imprévu, car, au lieu de faire choix, comme leurs camarades, d'un quartier attitré, d'y avoir leurs habitudes, leurs amitiés et leurs ressources, ils préférèrent dès le jeune âge, voyager au loin. A peine munis du strict nécessaire en fait de plumes, nos deux oisillons partirent à l'aventure. Ils descendirent la Seine à petites journées et gagnèrent la grande mer. Naturellement ils n'avaient jamais vu ni l'océan ni les grands vaisseaux. Ce leur fut donc un émerveillement et ils allèrent côte à côte se poser sur une vergue du plus gros des navires qui se balançaient prêts à prendre le large. Bientôt jusqu'à leur perchoir des hommes montèrent prestes et agiles, des cordes et des poulies grincèrent, de grandes voiles furent déployées et gonflées par le vent ; le bateau se balança plus fort et son étrave se mit à tracer dans l'eau verte un sillon d'argent.

D'abord ce fut très amusant, les petits voyageurs voletaient à travers le gréement et

pépiaient sans que nul remarquât même leur présence.

Les goélands et les mouettes se poursuivaient autour du navire avec des cris aigres, la crête des vagues se frangeait d'écume et les agrès gémissaient sous l'effort de la bise.

Dans leur joie naïve les deux pierrots avaient oublié même la faim. Ils la ressentirent vers le soir et voulurent retourner à terre. Mais la terre n'apparaissait plus là bas que comme une petite ligne sombre sur l'horizon bleu et il ne fallait pas songer à la rejoindre. Force leur fut donc de demeurer et de subir leur destinée. Ils s'y résignèrent assez facilement et, durant des semaines vécurent comme ils purent, cherchant à passer inaperçus et vivant au hasard de leurs découvertes dans les coins du pont ou aux abords de la cuisine.

Enfin la terre parut de nouveau : une terre nouvelle qu'ils ne soupçonnaient pas. Quelle qu'elle fut elle leur serait certainement hospitalière et ils n'hésitèrent pas aussitôt qu'elle fut suffisamment proche, à s'y envoler à tire d'aile.

Les petits pierrots de Paris étaient désormais canadiens, Sans peine ils trouvèrent leur existence dans leur nouvelle patrie, et, plutôt que de se fixer ils vécurent encore en nomades ici un jour là un autre. L'abondance eut son temps ; elle fit bientôt place aux jours de misère, La bise se fit plus âpre et peu à peu les oiseaux que l'on apercevait naguère un peu partout, disparurent. Les petits vagabonds éprouvèrent quelque angoisse de se voir ainsi seuls. Ils se trouvaient alors sur le bord du St-Laurent, un peu en aval des Trois-Rivières, là où se trouve aujourd'hui le Cap de la Madeleine et, sans doute, la Vierge Marie avait déjà élu ce lieu pour y répandre ses bienfaits.

Les émigrants empennés, en effet, y furent surpris par la neige qui allait durer tout l'hiver. Pas un arbre ne leur offrait un asile suffisant et ils eussent péri infailliblement sans une statue de la Vierge sous le manteau de laquelle ils se réfugièrent et se firent un petit nid.

Tant que dura la saison froide cet abri leur fut propice et douillet et Marie sembla s'intéresser à ses protégés car jamais ils ne souffrirent du froid, jamais ils n'eurent loin à aller pour chercher leur pitance. Pour rien au monde non plus les oisillons n'auraient quitté cette retraite pour la demeure la plus spacieuse

la plus chaudement et la plus confortablement aménagée.

Ils se sentaient là si bien chez eux qu'ils y firent leur nid dès les premiers jours du printemps et que leur couvée y put éclore paisiblement.

Puis quand vint le mois de mai, quand les beaux jours furent revenus avec le soleil, que les bourgeons éclatèrent et qu'apparurent aux branches les premières feuilles vertes, toute une théorie de petits moineaux de belle venue s'échappèrent du manteau de la statue et s'égayèrent alentour.

Marie cependant, ajoute la légende, voulut laisser à ses hôtes d'une saison, un bienfait en souvenir, celui de braver impunément la rigueur de l'hiver.

Et c'est pourquoi, seuls parmi les autres oiseaux, les moineaux n'émigrent pas à l'automne et conservent chez nous parmi la mort apparente de toutes choses, la gaité de leur insouciance, de leur familiarité, de leur bonhomie, de leurs ébats.

LE VIEUX MÉNESTREL.

L'HÉROÏQUE MÉCANICIEN

Un train de voyageurs d'Oran à Hammam-Bou-Hadjar avait quitté Oran. Le mécanicien Durand, âgé de quarante-neuf ans, qui avait pris place sur la machine en excellente santé, fut tout à coup frappé de congestion cérébrale, ce qui eut pour effet de le priver aussitôt de l'usage de la parole. Il eut en même temps tout le côté droit du corps paralysé.

Malgré son atroce souffrance, Durand s'arc-bouta sur le côté droit de la locomotive et, de sa main gauche qui pouvait fonctionner, il n'abandonna pas la manette de direction. Le train à ce moment-là filait à vive allure. Faisant preuve d'un courage vraiment stoïque, le mécanicien resta à son poste, assurant normalement la marche de son train, qu'il conduisit jusqu'à destination, où il arriva une heure et demie plus tard, exténué, mais en ayant sauvé la vie de nombreux voyageurs.

En gare de Bou-Hadjar, le chauffeur, qui ne s'était aperçu de rien en cours de route, s'approcha de Durand qui venait de perdre totalement connaissance, et donna l'alarme à ses chefs.

La légende de la Sainte Chapelle

LES Croisades avaient arraché aux musulmans les lieux sanctifiés par le martyr du Christ. Les reliques du divin Crucifié étaient devenues le plus précieux des trésors de saint Louis, et le roi très chrétien n'avait plus qu'un seul désir, celui de construire une chapelle digne de recevoir ce dépôt sacré.

Pour que son projet eût une plus parfaite réalisation, il résolut de s'adresser aux artistes de l'Europe entière, et d'un bout à l'autre du monde connu, fit appel aux "ouvriers de pierre" ainsi que l'on nommait à cette époque ceux qui travaillaient la pierre et le marbre.

De toutes parts, la voix du saint roi fut entendue, et quand la date fixée pour l'examen des projets fut arrivée, Paris vit en foule accourir les concurrents.

Un soir d'orage, deux voyageurs aveuglés par une pluie diluvienne, qui depuis la chute du jour tombait sans trêve, heurtaient à la porte d'une auberge perdue dans une vallée des Alpes. Tous deux arrivaient d'Italie et se hâtaient pour atteindre Paris sans retard. C'étaient deux des "ouvriers de pierre" appelés par saint Louis qui venaient soumettre au jugement du roi de France le fruit de leur long labeur.

Quoique parlant le même idiome, ils n'étaient point de la même région, et leurs types ne présentaient aucun caractère commun.

L'un grand, robuste, très brun, avait une physionomie rude de montagnard piémontais.

Son compagnon était un tout jeune homme, avec un visage presque d'adolescent, des yeux bleus rêveurs, des cheveux qui recouvraient à moitié son front et retombaient en boucles sur ses épaules.

Pendant qu'ils cheminaient côte à côte, ils s'étaient mis à causer.

Le Piémontais, originaire des environs de Turin, avait dit qu'il se nommait Marcello et que son nom était connu dans tout le Piémont.

— Bien des statues en marbre de Carrare qui ornent nos villes sortent de mes mains, avait-il ajouté avec orgueil. Marcello est célèbre à Turin, et son coup de ciseau a fait plus d'un jaloux.

— Oh ! moi, je ne suis pas célèbre, avait répliqué gaiement son jeune compagnon... Angelo de Florence n'est qu'un étudiant. Il fait un peu de sculpture, un peu de peinture, un peu de musique, il aime la nature, la mer bleue, le chant des oiseaux, l'amour et l'art... Angelo ne connaît pas la gloire !... Il va la chercher à Paris !... Ah ! le povero, que va-t-il y trouver ?...

— Vous allez à Paris ! s'était écrié Marcello. Est-ce que vous entrez en lice pour le concours du roi Louis ?

— Oui, vous aussi ?

Marcello avait froncé le sourcil.

— Moi aussi.

— Vous êtes content de votre projet ?

— Ni content ni mécontent ; ça dépend comment on juge les choses, et vous ?

— Oh ! moi, dit Angelo, je n'en sais rien ! Il y a des moments où je crois tenir mon rêve, et puis d'autres où il me fuit !... Ah ! cette chapelle, poursuivit-il en s'arrêtant au milieu du chemin, la figure soudain illuminée, le regard étincelant ; y ai-je pensé, le jour, la nuit !... Pendant des heures je couvrais des feuilles de plans, de traits, et quand j'avais cru avoir fixé ma vision, la faiblesse de mon œuvre me désespérait ! Alors je déchirais mes feuilles en mille morceaux, je les jetais au feu, et dans la fumée qui s'échappait de leurs lambeaux je voyais s'élever mon sanctuaire avec sa flèche qui se perdait dans la nue... Je reprenais mes pinceaux et sans trêve, je recommençais... Ah ! pourquoi Dieu ne donne-t-il pas à l'artiste le pouvoir de traduire ce qu'il voit, ce qu'il sent !... Chercher toujours et ne jamais trouver, c'est à devenir fou !...

Le jeune homme, haletant, s'était affaissé sur une roche, au bord du chemin. La tête enfouie dans ses mains, il prenait à pleines poignées sa chevelure blonde, comme s'il eût voulu l'arracher ; d'un geste de découragement, il haussait les épaules, tandis qu'un long soupir s'échappait de sa poitrine.

Son compagnon, saisi, s'était arrêté. Debout, les bras croisés, son feutre mou abaissé sur ses yeux il contemplait muet ce désespoir, dont il cherchait à comprendre la cause.

Pour lui, la chapelle mise au concours était un monument comme un autre, mais plus soigné, plus travaillé qu'une église ordinaire. Le sens mystique qui s'attachait au sanctuaire lui

échappait ; la fièvre d'idéal qui accompagne l'enfantement d'un chef-d'œuvre ne brûlait ni son âme ni son cerveau.

Il y avait un certain temps que le jeune Florentin était plongé dans l'état d'affaissement où l'avait jeté le rappel de ses heures d'angoisse quand, tout à coup, il se redressa. D'un geste fiévreux, il ouvrit le vêtement de peau de mouton qui le recouvrait, et dans une poche intérieure prit plusieurs feuillets de parchemin roulés dans un étui de peau soigneusement fermé.

Il s'agenouilla sur la mousse qui tapissait le rebord du chemin, déroula ses feuillets et les étala sur le rocher où il venait de s'asseoir.

— Voilà ce que j'ai fait, dit-il à son compagnon, en lui montrant l'une après l'autre les feuilles de parchemin où se profilait la chapelle avec ses puissants contreforts, ses porches en ogive, ses balustrades ajourées, ses rosaces à meneaux flamboyants et sa flèche aérienne, s'élevant vers le ciel, svelte et altière... Voilà ce que j'ai fait... C'est misérable, et si loin, si loin de ce que je voyais !... Qu'en pensez-vous, maître Marcello de Turin ?

En voyant la merveille qui peu à peu lui apparaissait, le Piémontais avait pâli sous son hâle ; une jalousie sauvage l'avait mordu au cœur. Qu'était son plan en comparaison de celui qui était étalé là, devant lui !... Une misère !... Un vulgaire barbouillage de maçon ! Quand il le présenterait au concours, on le rejetterait sans même le regarder ! A quoi lui servait de continuer son voyage ! C'était pour lui l'échec assuré, échec d'autant plus humiliant qu'à Turin on connaissait son projet.

Un moment, la tentation le prit de précipiter d'un coup de poing le jeune artiste dans le gouffre qui s'ouvrait béant à quelques mètres derrière lui, de s'emparer du plan, de le faire sien.

Mais une crainte superstitieuse l'arrêta. Un crime par ce soleil radieux, sous ce ciel bleu, était une injure faite à la sérénité des cimes neigeuses ; le sang ne devait pas souiller leur virginale blancheur... Plus tard, peut-être... La nuit, le vol et le meurtre seraient plus faciles à commettre, mais là, tuer en pleine lumière, c'était trop difficile !

Le jeune artiste, surpris du mutisme de son compagnon, demanda de nouveau :

— Eh bien ! maître Marcello, que dites-vous de mon essai, vous qui avez plus d'expérience que moi, le croyez-vous réalisable ? Croyez-vous qu'il plaira !

— Peut-être, dit le montagnard, comme se réveillant d'un rêve, Je vous l'ai déjà dit, tout dépend de la manière dont on jugera les choses.

— Vous ne voulez pas me montrer votre plan ?

Instinctivement, Marcello serra ses mains contre sa poitrine, et fronçant les sourcils dit durement :

— Je déteste montrer ce que je fais !

— A votre aise, dit aimablement Angelo ; je ne veux pas vous contrarier.

Il rangea ses feuillets, les roula dans leur étui de peau, et après avoir glissé le précieux document dans sa cachette, il empoigna son bâton, enfonça son chapeau sur sa tête, et gaiement dit à son camarade :

— En route pour la gloire, maintenant.

Quelques heures plus tard, l'orage les assaillait, et transis, ruisselants, tous deux venaient, ainsi que nous l'avons vu, frapper à la porte de l'auberge.

Le patron était un être moitié sauvage. Il reçut les nouveaux venus avec un grognement de mauvaise humeur, et à la demande d'un lit pour la nuit, répondit en leur montrant le fournil rempli de feuilles de maïs.

— Voilà tout ce que je puis vous donner pour ce soir... Si ça ne vous convient pas, allez coucher dehors !

La pluie qui tombait en rafale, le tonnerre dont le fracas assourdissant roulait de vallée en vallée, enlevaient aux deux hommes tout désir de refuser l'offre de l'aubergiste. Sans hésiter, ils se glissèrent dans le fournil, se jetèrent tout habillés sur l'épaisse couche de feuilles sèches, et quelques instants après tous deux dormaient malgré l'effroyable vacarme qu'au dehors faisait l'orage.

Vers minuit, un cri rauque, cri humain poussé par un homme qu'on étrangle, domina la rumeur des éléments déchaînés, une ombre se glissa sur la route, puis de nouveau s'éleva la clameur de la tempête.

Une pression violente sur le gosier d'un jeune homme endormi, un coup de matraque sur la tête, le tout n'avait demandé qu'une minute, et le rouleau de parchemin, prix du sang, appartenait désormais au meurtrier.

— Je n'aurais pas cru le coup si facile à faire, grommela le Piémontais en serrant nerveusement le précieux document contre sa poitrine... Pauvre innocent, tout de même, ajouta-t-il en haussant les épaules, c'est à peine s'il a essayé de se défendre !... Allons !... la fortune est pour moi maintenant... En avant !

Un mois plus tard, le délai fixé pour le dépôt des projets étant expiré, Louis IX procéda au jugement.

Beaucoup de plans avaient été présentés, mais aucun ne réalisait l'idéal de beauté mystique rêvé par le saint roi ; pour tous des faiblesses, des imperfections, les faisaient rejeter sans appel.

Quand Marcello parut, portant caché sous sa peau de bique son rouleau de parchemin, le jury eut un sourire ; des regards moqueurs s'échangèrent pendant que, lentement, il déroulait ses feuillets et les étalait sur la table.

Qu'allait être le projet présenté par ce rustre ?

Mais quand chaque partie fut rapprochée de celle qui la complétait, la stupéfaction, puis l'enthousiasme firent place au sarcasme. Le projet réunissait un ensemble si parfait de lignes et de proportions, le caractère qui l'inspirait était d'une hardiesse à la fois si pure et si noble, que toute l'assistance manifesta une admiration unanime ; quant au roi, il contemplait avec extase cette réalisation si absolue de sa propre conception.

Une chose, toutefois, le surprenait. Comment l'être grossier qu'il avait devant lui avait-il pu concevoir une œuvre d'une aussi parfaite beauté artistique ? Il y avait dans ce plan une connaissance de l'art que le Piémontais n'avait sûrement pu acquérir.

A plusieurs reprises, le roi chercha à l'interroger sur son pays, sa profession, ses travaux ; les réponses laconiques qu'il reçut ne firent qu'accroître son étonnement... Un mystère étrange entourait l'œuvre de Marcello !

Cependant, une telle supériorité classait son projet, en toute première ligne ; sans discussion, le prix lui fut décerné.

Aucune émotion ne vint animer son visage quand il apprit son succès. De toutes parts on l'entoura pour le féliciter, mais comme toujours, farouche, il se déroba aux témoignages d'admiration qui lui étaient donnés.

L'impatience du roi était si grande que, dès l'adoption du projet, des ordres furent lancés

pour que les travaux commencent le plus tôt possible.

Le Piémontais fut naturellement chargé de la conduite générale de l'œuvre, ainsi que du choix des travailleurs.

Ses connaissances et son habileté comme "ouvrier de pierre" étaient remarquables. Sans sa direction, aucune fausse manœuvre ne vint interrompre la marche en avant, et par un prodige sans précédent, en moins de six ans il acheva, jusque dans ses plus petits détails, cet énorme labeur.

A mesure que la forme du vaisseau se précipitait, l'humeur de Marcello allait s'assombrissant. Drapé dans un grand manteau de couleur foncée, on le voyait souvent errer la nuit autour du chantier, et le matin, quand les ouvriers arrivaient au travail, ils le trouvaient affaissé au milieu des pierres taillées, la tête penchée, le regard perdu dans le vague.

Quand commença la construction de la flèche une sorte de fièvre sembla l'envahir. Sans souci du danger, il fit construire les échafaudages les plus hardis, se cramponnant lui-même aux arêtes de pierre pour fixer les étais qui devaient supporter les charpentes.

A mesure que la légère construction s'élevait, plus périlleux devenait son labeur... Mais qu'importe!... l'homme montait, montait toujours, et toujours plus svelte, plus hardie, la flèche s'élançait vers les cieux.

— C'est le diable en personne qui nous conduit ! disait les ouvriers, subjugués malgré eux par cet être aux allures d'illuminé.

Ce n'était pas le diable, mais le remords qui affolait le misérable, et partout, entre chaque meneau de pierre, entre chaque pilier de la nef, entre chaque ogive de la voûte, lui faisait voir une tête blonde endormie avec un mince filet de sang, coulant sur un front pur.

Il voulait, par la perfection de l'œuvre spoliée, mériter son pardon.

Pour cela, aucune sculpture n'était assez finement ciselée, aucune pierre assez soigneusement polie, aucune assise assez solidement arc-boutée. Impitoyable pour la besogne hâtivement faite, il exigeait la perfection, et, féroce, n'admettait pas qu'on lui résiste.

Le jour vint où l'œuvre étant achevée, tous les échafaudages tombèrent.

Alors apparut aux yeux de tous ce fin joyau.

Le roi avait tenu à ce qu'une des premières places d'honneur lui fût réservée. Mais quand l'heure de la cérémonie sonna, nul ne put trouver l'artiste... Il avait disparu !

Parmi les ouvriers interrogés, quelques-uns dirent l'avoir vu l'avant-veille dans l'église Saint-Germain l'Auxerrois, agenouillé par terre, comme accablé de douleur. Le doute avait accueilli cette révélation ; cette attitude ne pouvait être celle d'un triomphateur.

L'homme prosterné sur le sol était bien Marcello. Dès qu'il avait vu s'élever, blanche et pure, la chapelle sainte, œuvre de sa victime, l'horreur de son crime l'avait écrasé. Il était allé se jeter aux pieds du prieur de la Sainte Chapelle, et sous le nom de Fr. Jean du Repentir avait fait le vœu d'achever ses jours dans la prière et la pénitence.

* * *

Un matin du mois de mai 1249, un jeune homme cheminait lentement le long des bords de la Seine. Une brume légère s'élevait du fleuve ; l'air était tiède, un souffle d'une douceur exquise se jouait sur les feuilles naissantes des arbres.

Comme sous l'empire d'une sensation étrange, le voyageur marchait difficilement. Par moments, pris de faiblesse, il s'arrêtait, s'appuyait sur les berges du fleuve, se prenait la tête à deux mains, et, les yeux vagues, regardait autour de lui. Des paroles incohérentes se pressaient sur ses lèvres, vingt fois de suite il répétait... le roi... le roi... la chapelle!... Et puis, portant la main à son front, un gémissement sourd lui échappait.

Les rares passants qui le croisaient le regardaient avec pitié. Quelques-uns, émus par sa beauté et l'expression d'intense souffrance qui se lisait sur sa physionomie, s'arrêtaient pour lui parler, mais le pauvre insensé ne leur répondait pas.

Tout à coup, un rayon de soleil perçant la brume matinale fit apparaître au-dessus du palais du Louvre, une arête de pierre toute blanche, qui semblait percer la nue... Cette vision l'affola!...

Courant à perdre haleine, il se dirigea en une course éperdue vers l'Île de la Cité.

A mesure que la distance diminuait, la vision se précisait, la flèche de la chapelle mystique lui apparaissait de plus en plus haute.

Comme il traversait le pont qui l'amenait au cœur même de Paris, un frisson de mort... ou plutôt de vie le fit tressaillir, un flot de sang monta de son cœur à son cerveau, le voile qui obscurcissait sa raison se déchira, et dans une explosion de joie folle, de délire, il s'écria :

— Ma chapelle !... Ma chapelle !...

Et sans mouvement s'affaissa sur le sol.

La fraîcheur qui s'élevait du fleuve le ranima.

Dès que le sens de la vie lui revint, il regarda ce qui l'entourait. Du geste machinal qui lui était coutumier, il porta les deux mains à son front, mais le cercle de fer qui enserrait son cerveau n'existait plus, il voyait maintenant ; il entendait, et peu à peu il se souvenait...

Comment était-il à Paris ? Par quel mystérieux prodige le sanctuaire, tel qu'il l'avait conçu, s'élevait-il là, à quelques mètres de lui !... L'orage en le foudroyant n'avait donc pas détruit son plan ?... Et son compagnon, qu'était-il devenu ?...

Un lent travail où se mêlaient des images confuses se faisait dans son cerveau.

Était-ce un rêve, ces longs jours et ces longues nuits passés dans la souffrance ?... Était-ce un rêve, cette vie de pasteur dans la montagne ?... Était-ce un rêve, ces ascensions sur des sommets, où partout le regard ne voyait que neige et glaciers ?... Était-ce un rêve, ces soirées auprès de la grande cheminée de ferme, où cuisaient les châtaignes et la polenta ?... Était-ce un rêve, le regard caressant du grand Saint-Bernard, qui, doucement, léchait ses mains et appuyait sa tête velue, contre son front brûlant ? Était-ce un rêve, l'amour de sa fiancée, la douce Térésita, si tendre, si aimante, avec ses yeux couleur du ciel et ses cheveux couleur du blé mûr ?...

Et l'artiste enfiévré par ces évocations se tordait les mains comme en proie au délire.

La brise légère qui soufflait du fleuve avait fait voler sur son épaule une des boucles de sa chevelure. Distraitement, il la roula sur ses doigts... Elle était aussi blanche que la neige des glaciers.

Effrayé, le jeune homme se leva subitement ; un frisson vint de nouveau le faire tressaillir... Il avait froid, il avait peur...

Du regard, il chercha un asile où il pourrait trouver assistance. La porte de la Sainte Chapelle était ouverte ; il pénétra.

Combien de temps resta-t-il songeur sous ces voûtes que son pinceau avait tracées ?... De bien longues heures sans doute, puisque le soir l'y trouva encore.

Le crépuscule noyait d'ombre la nef solitaire, quand une voix s'éleva à côté de lui ; c'était celle d'un moine en robe de bure.

— Je vais fermer la chapelle, mon ami, dit le religieux, vous ne pouvez y demeurer.

L'artiste tressaillit au son de la voix qui lui parlait, et ne bougea pas.

De nouveau, le moine répéta son injonction. Cette fois, l'étranger se souleva, et appuyant sa main sur la manche de bure doucement supplia :

— Emmenez-moi avec vous, mon Père... Je suis seul, j'ai peur !

.....

Ce que se dirent le prieur de l'Ordre de la Sainte-Chapelle, qui quelques mois auparavant avait reçu la confession de Marcello, et le voyageur égaré, la légende ne nous l'a pas transmis, mais, cette nuit-là, le meurtrier et sa victime reposèrent dans le même asile. Les voies mystérieuses de la Providence avaient voulu que le Fr. Jean du Repentir et le jeune sculpteur aux yeux de rêve se retrouvent, une fois encore, endormis côte à côte.

Sous le souffle divin du Très-Haut, l'œuvre de haine qui aurait pu être une œuvre de mort était devenue une œuvre de pardon et d'amour.

E. VESCO DE KÉRÉVEN.

L'Etoile Noëlliste.

LA VERTU DE LA SARDINE

La fièvre jaune aura bientôt disparu de l'Amérique du Sud, et cela, paraît-il, grâce aux sardines. On sait que la fièvre est communiquée par les piqûres de certains moustiques, vivant dans les marais. Or, on s'est aperçu qu'une espèce de sardine dite " la chatta " s'acclimatait fort bien dans l'eau douce et que, de plus, elle manifestait une prédilection très marquée pour les larves de moustiques. On a donc péché en grand nombre des " chattas " et on les a déversées dans les marais où elles détruisent toutes les larves. Plus de moustiques, donc plus de fièvre. Voilà comment la sardine peut être classée au rang des bienfaiteurs de l'humanité.

Chez le père Rémillard

SOUVENIRS DE VACANCES

I

8 août

UN éclair zigzague. La foudre déchire avec fracas la muraille rocheuse de Lévis. Le soleil luit encore que de larges gouttes verticales s'écrasent sur mon chapeau qui, par bonheur, en a reçu bien d'autres. En deux bonds, je dévale du remblai sur la grève, je m'élançe avec d'autres fuyards, vers la cabane du vieux pêcheur.

C'est lui-même, le père Rémillard, qui m'accueille à sa porte, d'une rude et cordiale poignée de mains. Nous ne nous sommes jamais vus, mais, déjà, l'orage me vaut sa confiante amitié. A titre d'étranger, j'accapare son attention. D'un tour de main, il me débarasse de mon chapeau en pleurs, m'installe au salon bas, près de la corde de bois franc, et me présente sans tarder sa blague de tabac. Sur mon refus, — je ne suis ni fumiste ni fumeur, — voulant à tout prix me faire un plaisir, il tire de son armoire à battant une grappe de juteuses cerises que je déguste comme à dix ans, assis sur un pliant, dans la pénombre de l'averse, sous la plaintive musique de l'eau qui tambourine et fuit en cascates.

Soixante-dix-huit hivers ont raviné le masque cubique du père Rémillard, durci ses méplats, embroussaillé ses sourcils, dessiné à ses tempes une large patte-d'oie. Mais le petit œil glauque, aux reflets d'océan, jette encore, par instants, des éclairs de malice. Courbé sur sa chaise, avec ses cheveux touffus à peine grisonnants, son front de Breton têtue, sa rude moustache poivre et sel, il me rappelle ces visages humains que creuse, aux arêtes des rochers, le caprice des vagues.

Un courant d'intimité s'établit bientôt, dans le demi-jour de la piécette. A celui qui s'informe de sa santé, le pêcheur tend ses mains, ses pauvres vieilles mains rongées par le sel, talées par les petites taches de son de la décrépitude. Deux doigts se crispent sous les étreintes du rhumatisme goutteux. "Ça fait soixante-dix ans, voyez-vous, qu'ils vont à l'eau glacée. Et, s... morue, le métier est dur, par temps ! —

Mais ajoute le philosophe qui sommeille sous la peau du vieux loup de mer, "quand l'heure viendra de se coucher pour tout de bon, je n'aurai plus besoin de mes dix doigts. De vieux amis me rendront ce service."

En attendant, le père Rémillard se plaît à refaire tout haut ses voyages de jeunesse. De Montréal aux Escoumains, de Chicoutimi à Pictou, il a visité tous les mouillages, il connaît par cœur tous les *barachois*, toutes les battures. Il a vu, à Gaspé, dans la rivière Madeleine, cingler des escadres de saumons, "drus, monsieur, pour faire une houle dans le courant". Le tonnerre a crépité sur sa tête, dans les caps du Saguenay "noir comme de l'encre, où une jeunesse un peu dégourdie peut sauter de la goélette amont la roche". Cheminant, des Bergeronnes aux Escoumains, à la lisière des grands bois, combien d'ours l'ont salué au passage, d'un sinistre grognement !

"Un ours," fait à mi-voix le père Garand, vieil habitué de la cabane, "un ours, c'est pas *ben* dangereux, hormis que ce soit une ourse avec ses petits."

"En as-tu déjà rencontré, des mères-ourses ?" rétorque vivement le père Rémillard, piqué de la perfide insinuation de son cadet. "Je gage que c'est à peine si tu as vu l'homme qu'a vu l'ours... Moi, pour un, j'en ai vu, et des furieux, surtout du temps que je travaillais avec les *bûcheux* du Saint-Maurice. Eux autres, les *bûcheux*, connaissent ça, allez. Quand ils voient, au mois de février, un gros pin creux qui fume comme un fourneau, une fois coupé, ils savent ce qu'il y a au fond de la souche. Ça ne leur coûte pas de sortir l'ours, puis de l'assommer à coups de gaule de merisier."

Le vieillard s'interrompt un instant pour sonder les nuages, et revient à sa thèse.

"Rien comme un sauvage, monsieur, pour se débarrasser d'un ours. Savez-vous comment il s'y prend ?"

Nous ne sommes pas des Barrès. Personne, pas même le père Garand, ne hasarde de réponse ; mais la question attire au conteur un feu croisé de regards interrogateurs. Flatté de son succès, le père Rémillard procède à la démonstration, qu'il éclaire d'une savante mimique.

"D'aussi loin que le sauvage aperçoit un ours, il se couche de tout son long sur le dos, le visage à la bête, sa main droite serrant sur

sa cuisse le grand couteau de chasse dont il ne se sépare jamais.

“ L'ours, *senteux* comme tout, approche doucement, flaire la tête, puis continue d'avancer le long du corps, qui ne remue pas d'un poil. Quand il a fait une couple de pas, il se trouve juste placé pour le sauvage qui, d'un seul coup de couteau, lui ouvre le ventre . . . ”

La main droite suspendue en l'air, la tête haute, l'œil allumé, comme s'il comptait en face de lui une demi-douzaine d'ours, le père Rémillard savoure un bon moment son triomphe. Tous, en effet, admettent que le procédé, hasardeux peut-être au début, est d'une efficacité suprême dans son couronnement.

“ Ça *ben* du bons sens,” glisse le père Garand en secouant sa pipe d'un air détaché, “ mais je le croirais encore plus si je l'avais vu.”

La pluie a cessé. Tous les nuages ont fondu au ciel, et le soleil met des luisances aux feuilles qui s'égouttent. Je prends congé de mon hôte par une seconde poignée de mains où se devine, avec mon chaleureux merci, la promesse d'une prochaine visite.

Là-bas, sur le fleuve ou dans les fastueux hôtels, des millionnaires blasés promènent leur luxe couleur d'ennui. Ici, au seuil de sa cabane, le vieux pêcheur, enchanté de son après-midi, adresse au soleil le plus ingénu sourire . . .

Où se trouve le bonheur ?

II

12 août

Combien ont disparu, dure et triste fortune!

Dans une mer sans fond par une nuit sans lune...

(V. HUGO, *Oceano nox*).

“ C'est beau, mais c'est traître, l'eau,” jette mélancoliquement le père Rémillard en rajustant sa lourde casquette qui le protège du miroitement des flots, sous la flamme du soleil baissant.

La voix du vieux pêcheur a tremblé. Un nuage assombrit son front. Son œil se dérobe un instant à la lumière, comme pour refouler une larme. Derrière ce silence, je divine un drame de douleur : je me tais. D'un ton grave, comme une plainte, le vieillard entame son récit :

“ C'est une histoire triste, monsieur, c'est l'histoire d'un de mes garçons, mon pauvre Phidime.

“ Il n'avait que vingt ans, mais il était carré, et sérieux comme un homme fait. Le plus capable de la famille.

“ Dans ce temps-là, c'est moi qui surveillais la pêche. Je frisais la soixantaine, mais, sans me vanter, j'aurais encore pu essouffler bien des jeunesses. Les jeunesses d'à présent, voyez-vous, ça n'a jamais navigué. C'est douillet comme des demoiselles de couvent. Ça n'aime pas se salir les mains : l'eau salée leur fait peur.

“ Mon Phidime, lui, appartenait à l'ancienne génération. Dès le petit jour, avant que le soleil pointe sur l'île d'Orléans, je l'entendais faire le ménage de la cabane. Souvent, il me répétait : “ Restez donc couché, papa. Pour une fois, je suis capable de voir à la pêche tout seul.” Le pauvre enfant ! Toujours de bonne humeur, toujours à main. Il l'avait bien appris, son quatrième commandement . . .

“ Un soir, aux premiers temps gris d'automne.— je m'en souviens comme d'hier,— Le *nordêt* soufflait en ouragan. Vous le connaissez, le *nordêt* de Lévis, qui arrive franc du golfe en poussant l'eau devant lui. La houle cassait à six pieds, monsieur, le fleuve était blanc d'écume. Ça n'était pas joli à voir, ça promettait pour la nuit.

“ Je comptais ma journée faite. J'avais déjà enlevé mes bottes. Les pieds allongés au feu, j'écoutais beugler le vent et la mer, comme des bêtes affamées.

“ Tout d'un coup. Phidime entre avec une rafale : “ Vite, papa, le coffre de pêche est en perdition ! ”

“ Un coffre de pêche, — vous connaissez ça, — c'est *ben* nécessaire, mais ça se remplace. Tout de même, celui-là valait la peine qu'on s'en occupe.

“ Je me chausse en deux mouvements, je sors avec Phidime. Voyant la mer si démontée, je lui dis de rester sur la grève, que je vais moi-même arranger ça. Il s'agissait de ramer une cinquantaine de pieds, en suivant les poteaux de la pêche pour sauver le coffre balloté dans six pieds d'eau.

“ A vrai dire, j'en eus tout mon raide de mettre la chaloupe à l'eau. Je me fis laver des pieds à la tête. Il me vint comme un pressentiment que ça tournerait mal. Mais, vous savez, quand une chose est pour arriver . . .

“ A force de rames, je réussis à m'éloigner de quelques brassés, mais la chaloupe dansait

comme une coquille. La mer était trop forte pour une petite embarcation. Vint un moment où une grosse lame m'aveugla net en m'arrachant une rame. La position devenait sérieuse. Je ne travaillais plus pour le coffre, mais pour me réchapper, avec mon embarcation. Avec mon autre rame, je nageai à force pour me rapprocher de la pêche et filer vers la grève.

“ Pendant ce temps-là, Phidime n'était pas resté les bras croisés. A un moment donné, je l'aperçus qui se dirigeait vers moi, en marchant nu-pieds sur les poteaux glissants. C'était dangereux, monsieur, avec tant de vent et de houle. J'eus beau lui faire signe, lui crier de ne pas pousser plus loin et de me laisser atterrir tout seul, la brise emportait ma voix. Lui, montait toujours en s'accrochait à la pêche.

“ Pour ce qui s'est passé ensuite, je n'essaierai pas de vous l'expliquer, parce que je ne le sais pas trop moi-même. J'avais bu pas mal d'eau, j'étais épuisé de la rame, l'énervement m'avait saisi. Une pièce de mer me souleva à quinze pieds, et me passa par-dessus la pêche. En retombant, je distinguai dans l'écume mon enfant qui se débattait à peine, à trois ou quatre brasses de moi. Je lui tendis ma rame, mais il ne fit aucun effort pour la saisir. La vague, en l'enlevant, l'avait assommé sur une roche. J'essayai de me rapprocher de lui, mais tout avait disparu. C'est juste si je réussis à gagner terre avec ma chaloupe pleine d'eau.

“ Ah ! cette nuit-là... jamais je ne l'oublierai ! Une tempête noire. La mère qui se lamente, les jeunes enfants pris de peur, moi-même transi de froid et de chagrin, en pensant à notre pauvre Phidime couché dans le limon, au fond du fleuve...

“ Sur le matin, je descendis avec le Père Garand. La grosse vague avait cessé. On remit la chaloupe à l'eau. Je n'eus pas à chercher longtemps. Notre noyé était resté là où je l'avais vu pour la dernière fois, entre deux roches, dans une brasse d'eau, les mains jointes par-dessus la tête, comme il avait l'habitude de les placer durant la prière du soir.

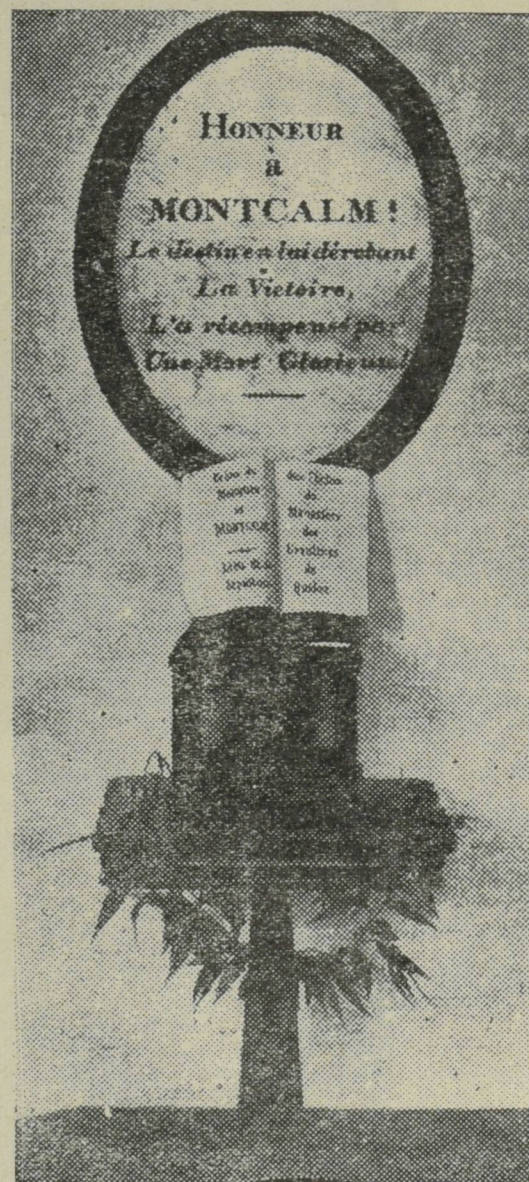
“ Des coups comme celui-là, monsieur, ça fait vieillir de dix ans. C'est à partir de ce jour que les rides m'ont labouré le visage, que mon rhumatisme s'est mis à me tourmenter. Autrefois, j'aimais à rire, et les vieux savent que j'avais le tour de faire rire aussi. En une nuit, j'ai

perdu toutes mes belles histoires. Celles qui me reste a changé de couleur.

“ C'est pour ça,” conclut le père Rémillard en portant de nouveau la main à sa casquette, “ c'est pour ça que depuis une vingtaine d'années, dans la tempête comme au grand soleil, l'eau me fait toujours mal aux yeux...”

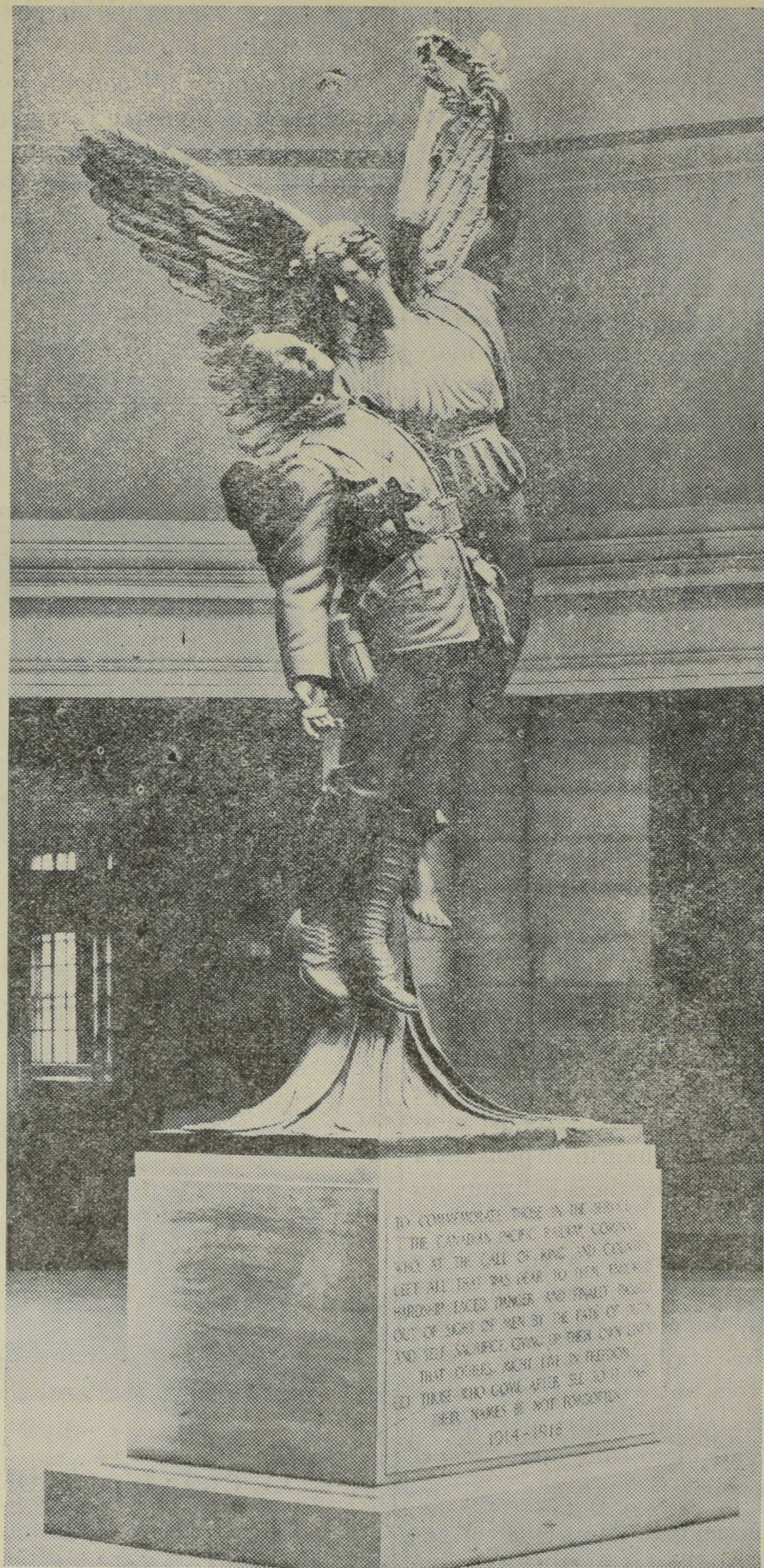
Antoine BERNARD.

Le Canada français.



LE CRÂNE DE MONTCALM

Conservé au Monastère des Ursulines
de Québec.



Monument érigé dans la grande rotonde de la gare Windsor, à Montréal, par le Pacifique Canadien à la mémoire des employés de cette compagnie morts au front au cours de la guerre.

Le C. P. R. se souvient

Son Excellence le gouverneur-général Lord Byng de Vimy, a dévoilé vendredi, le 28 avril, la statue commémorative que la Compagnie du Pacifique Canadien a fait élever dans la grande rotonde de la gare Windsor, à la mémoire de ceux de ses employés qui sont tombés durant la grande guerre européenne.

Le bronze lui-même, qui a sept pieds de hauteur, représente l'Ange de la Victoire emportant dans l'espace le corps du héros, qu'il supporte de son bras droit; de l'autre, il tient une couronne de lauriers, symbole de la gloire. Des répliques de ce groupe ont été érigées à Winnipeg et à Vancouver, à proximité des gares que la Compagnie possède dans ces deux villes.

L'œuvre, qui a été exécutée par M. Cœur de Lion MacCarthy, sculpteur de Montréal, a été choisi par un comité de dignitaires du Pacifique Canadien, entre plusieurs maquettes soumises par des sculpteurs canadiens. La statue a été coulée à Mount-Vernon, N. Y. par la Henry Bonnard Bronze Company; elle pèse 3,000 livres.

En plus de ce groupe allégorique, le Pacifique Canadien a fait placer à ses bureaux de Londres, Liverpool, New-York et Hong-Kong, de même dans tous les centres importants situés sur le parcours de son réseau ferroviaire, une tablette commémorative dont le dessin rappelle la part importante prise par les Canadiens à la guerre, particulièrement par la Compagnie et ses employés.

Les 10,000 employés du Pacifique Canadien qui se sont enrôlés volontairement durant la grande guerre européenne, ont reçu chacun en cette occasion, un parchemin signé par le président et le secrétaire de la Compagnie, les félicitant et les remerciant pour leurs services au moment du danger. On a remis aux parents les plus rapprochés, les parchemins de ceux qui ont donné leur vie pour le succès de la cause de la liberté.



Moktar

(Conte marocain de la mère Chébah.)

par MME BARRÈRE-AFFRE.

(Suite.)

A UN moment le vieillard s'aperçut que Moktar ne cessait pas de contempler la jeune dévoilée. Il ne s'offensa point. Il eut un sourire de fierté paternelle, car il lui plaisait que la beauté de sa compagne soit admirée. Mais il glissa deux mots dans l'oreille délicate alourdie d'un *ourhaïs* d'or, et l'enfant releva vite le pan de son haik blanc...

Il y eut une rumeur soudaine, un brouhaha de voix confuses; Moktar, arraché à son rêve, regarda vers l'estrade. Le morceau était fini, tout simplement. Les Chirates, lasses, se laissaient choir sur des coussins, s'éventaient avec des foulards de soie, et le *kaouadji* leur apportait des tasses brûlantes qui laissaient un sillage embaumé sur tout le passage. Plusieurs spectateurs profitèrent de ce moment de répit pour s'en aller, et les deux âniers furent du nombre, si bien que le jeune caïd se trouva tout à côté de la jolie inconnue. Et son trouble était tel, que lorsque le négrillon vint lui présenter — enfin ! — le *kaoua* parfumé de cannelle, il le refusa du geste, la gorge trop serrée pour pouvoir avaler quoi que ce fût.

Le vieillard cependant le considérait avec sympathie; et Moktar, saisi d'une timidité que, jusqu'alors, il avait ignorée, parla d'une voix tremblante :

— Ne t'offense pas, bon père, d'un regard qui a pu te paraître audacieux. Mais lorsque le soleil évolue d'un bout à l'autre de la voûte insondable, il n'est pas une corolle sur terre, il n'est pas une seule corolle, si humble soit-elle, qui ne se tourne vers lui !... l'admiration est

un hommage, la Sagesse le dit. Pardonne-moi d'avoir admiré en silence...

Le vieillard eut un geste de surprise.

— Eh quoi ! fit-il ; toi qui es vêtu comme un meskine, voici que tu parles comme un *tolba* ?... Où as-tu appris la sagesse et la poésie, dis-moi, chamelier nomade ?...

Troublé un moment, Moktar bâtit vite une histoire et trouva moyen de ne point mentir.

— *O ouïli, Sidi*... je suis menacé de mort par des ennemis puissants ; me voici obligé de me dissimuler sous un vêtement qui ne convient ni à mon rang ni à ma fortune !... je n'ai aucun ami pour compatir à ma détresse. Je me demande s'il ne vaudrait pas mieux en finir tout de suite, et tendre ma gorge aux meurtriers en leur disant : achevez cette vie absurde et misérable, pleine de folie et d'inutilité !...

La jeune fille s'était retournée ; sans qu'il s'en aperçoive, elle le regardait avec intérêt et compassion.

— Je vois du sang sur ton capuchon, répondit gravement le vieillard ; je vois des meurtrissures sur ton visage. Tu trembles comme un lutteur vaincu. O pauvre homme !... Sans doute tu as affaire à des ennemis bien haut placés ?..

— Ah ! fit une douce voix tout ému, peut-être es-tu une victime de ce méchant caïd Moktar ?...

... O douleur humaine !... D'un seul coup Moktar vida ta coupe jusqu'à la lie, car c'étaient les lèvres chéries qui venaient de dire cette phrase !...

Et le vieillard reprit :

— Jeune homme, écoute : Je me nomme Abderraman Meeki, et j'étais autrefois pacha de cette ville. Lorsque le vieux caïd est mort, son fils s'est empressé de donner ma charge à l'un de ses compagnons de débauche. J'en fus heureux, car il m'aurait été pénible de servir un maître injuste. Ma maison se trouve de l'autre côté de la rue, en face de la boutique du *kaouadji*. Voici ma petite-fille Belyoûna, le seul être de mon sang qui reste au monde. Je ne te demande ni ton nom, ni ton rang, ni le nom de tes ennemis. Mais si tu as un jour besoin d'un asile, viens frapper à ma porte : tu seras l'envoyé d'Allah...

Et Belyoûna, levant ses prunelles enivrantes et pures vers le beau caïd tout ébloui, répéta doucement :

— Oui, Sidi, tu seras l'envoyé d'Allah...

Le lendemain, la ville fut en émoi dès l'aube, toute bouleversée par l'arrestation inattendue d'un brave marchand de thé de la rue Meziana. Sans qu'on sache pourquoi, des *mokhraznis* vinrent le saisir à l'ouverture de sa boutique et l'entraînèrent au milieu d'un attroupement considérable vers le palais du caïd. Là, interrogé par un *Mokkadem*, il s'entendit accuser d'avoir proféré des paroles injurieuses contre Sidi Moktar Bel Kebir. On le fustigea cruellement, des fers furent rivés à son cou, à ses poignets et à sa taille. Puis on l'attela à côté du bourricot qui dans les féeriques jardins du caïd tournait la noria du grand *Bir*.

— *Yallah !... dour !...* criait l'esclave chargé de surveiller la roue, et qui, allongé sur la margelle du puits, cinglait de son fouet les jarrets de la bête et les mollets nus de l'homme.

Vers midi, l'émotion du peuple fut à son comble lorsqu'on vit une troupe de gardes noirs cerner le grand *fondouk* de la place El Djemâ. Une douzaine de paisibles fellahs qui causaient en fumant du kif se virent appréhendés de brutale façon et emmenés au palais de Moktar. Là, on les accusa d'avoir comploté contre le caïd et préparé des attents. Ils ne nièrent point. Alors on fit quatre petites incisions longitudinales dans la paume de leur main droite et on y mit un peu de sel ; puis on reploya leurs doigts de façon que les ongles soient bien juste au-dessus des plaies, et l'on cousit proprement le poing ainsi préparé dans un morceau de peau de veau toute fraîche. Ensuite, on jeta les hommes dans un silo, en leur disant :

— Ecoutez pousser vos ongles !...

... Au soir, toute la population du quartier de Bab Chmil fut attirée aux portes et dans les rues par le passage d'une brillante cavalcade : précédé par des musiciens, suivi d'une escorte de Cheiks et de Mokkadems, on vit s'avancer à cheval le *naïb*, le bras droit, l'homme de confiance du caïd Moktar. C'était un nommé Bou Bekker, que le peuple redoutait comme la peste. Il chevauchait, vêtu d'habits somptueux, une expression de ruse et d'astuce sur son gras visage. Derrière lui, sur un chameau blanc, un mouton était lié dont les bêlements plaintifs semblaient rythmer les triolets des flûtes joyeuses.

Au milieu de l'étonnement général, tout ce cortège arriva devant la maison de Sidi Abderraman Meeki, ancien pacha de la ville, aujourd'hui

d'hui complètement retiré des affaires publiques aussi bien que de toute politique et de tout commerce. Là, Bou Bekker mit pied à terre, tandis que deux esclaves nègres faisaient coucher le chameau et déliaient le mouton. Et celui-ci, au redoublement des nasillardes musiques, fut pres-tement égorgé par le *naïb* de Moktar Bel Kébir.

Abderraman, au même instant, parut sur le seuil de sa demeure, intrigué comme tout le monde par ce cérémonial bizarre. Il s'informa de ce que signifiait cela, et pourquoi on prenait la rue pour un abattoir. Alors Bou Bekker, avec de profonds saluts et de grandes phrases fleuries, lui apprit que le *caïd* s'était épris de sa petite-fille, la jolie Belyoûna. Ce mouton venait d'être égorgé selon le rite des fiançailles. Moktar suppliait même le vénérable Abderraman de consentir à les abréger, ces fiançailles... Les *caïds* de deux tribus voisines avaient envoyé des cavaliers faire une *razzia* sur le territoire ; Sidi Bel Kébir était obligé de partir au *baroud* ce soir même et voulait qu'auparavant les cérémonies de son mariage soient accomplies. Aussi envoyait-il un chameau blanc pour chercher sa belle fiancée, et il attendait avec impatience la venue de celle-ci.

Abderraman, la face aussi blanche que sa barbe, s'adossait défaillant au chambranle de plâtre sculpté. Et là-haut, dans le moucharabieh où l'avaient attirée les musiques, Belyoûna, qui avait tout entendu, se sentait mourir d'épouvante.

Bou Bekker, obséquieux, reprit la parole :

— Moktar, dit-il, était las de sa vie de débauche ; ce matin, il avait renvoyé ses danseuses, libéré ses esclaves. Au harem, Belyoûna ne trouverait que deux vieilles Moghrebines qui avaient servi jadis la *caïdine* mère. Il ne fallait pas que Sidi Abderraman s'effraye ; sa fille aurait le titre d'épouse, et ce qui arrivait là était un grand honneur pour sa maison...

... Mais le vieillard figé de stupeur, ne répondait toujours rien, ce que voyant, Bou Bekker eut un mauvais sourire. Il éleva un peu la voix afin d'être entendu dans toute la maison, et déclara que si dans quelques instants la jeune fille ne lui était pas livrée, il avait ordre d'égorger proprement le grand-père à la place même où stagnait le sang du mouton.

Alors se produisit ce que, dans sa malice infernale, il avait prévu. Belyoûna ne put sup-

porter la pensée que le cher aïeul allait être massacré sous ses yeux. Domptant son épouvante, elle enroula autour d'elle un haïk épais, s'arracha aux bras éplorés de sa nourrice et de ses esclaves, et parut sous le porche de la maison comme un blanc fantôme dont les grands yeux noirs, seuls visibles, étincelaient splendidement sous la chaude rosée des larmes.

— Ma fille !... ma fille !... Reste, c'est à moi de me sacrifier !... râle le vieillard.

Elle lui entourra le cou de ses bras et chuchota à son oreille :

— Non, père !... laisse-moi partir. Il vaut mieux avoir l'air de céder de bonne grâce. Le Seigneur m'assistera de sa force et de sa lumière, puisqu'il exauce toujours l'âme fidèle qui le prie. Sais-tu ce qui m'arriverait après ta mort ?... Je tremble d'y songer, bon père !... Vis pour moi, afin qu'avec l'aide divine j'aie aussi, sur cette terre, ta tendresse et ton soutien...

Ayant dit, elle s'élança sur le chameau blanc qui semblait n'attendre que ce doux fardeau pour se relever, et ce fut elle-même qui, d'une voix claire, donna le signal du départ.

La traversée de la ville fut triomphale. Le bruit de ce mariage fantastique avait été vite répandu ; tout le monde plaignait la petite épouse, et les sympathies du peuple s'exprimaient de toutes façons ; les hommes tiraient des coups de fusil en l'air ; les femmes, perchées sur les terrasses, ne cessaient pas de glousser leurs youyous. On avait cueilli toutes les fleurs des jardins pour les répandre dans les rues, et l'essence des orangers et des roses traversait le haïk de Belyoûna comme la lumière du soleil. Lorsqu'on approcha du palais, trois mille cavaliers de la tribu, rassemblés là en vue du prochain *baroud*, s'élançèrent à la rencontre du cortège. Ce fut un spectacle inoubliable et splendide, qui jamais ne s'était vu, car jamais le mariage d'un *caïd* n'avait coïncidé avec une guerre. Dans le fracas des détonations, dans les nuages de fumée, parmi les hennissements des chevaux cabrés et les rauques cris des hommes, la fantasia se déroula sur les pentes fleuries qui entouraient la demeure du seigneur. En vraie Moghrebine, Belyoûna oubliait son angoisse pour suivre des yeux ce déchaînement de force et de beauté, ces lumières mouvantes, ces rafales de coloris multiples, ce chatolement indescriptible, cette fête de gloire, et de clarté

qui ne se déployait que pour elle. Au milieu de cette féerie on atteignit le palais. Le chameau se coucha, et Bou Bekker, le *naïb*, précéda la jeune fille à travers les préaux fleuris, les cours de marbre et les salles aux plafonds de bois rares. Par moments, il se retournait, épiait du coin de l'œil l'impression produite par tout ce luxe sur l'enfant de l'ancien pacha ; elle semblait parfaitement calme.

Tous les esclaves rencontrés s'aplatissaient sur le sol, dans une attitude servile. Enfin, au fond d'une galerie aux arabesques roses, on arriva devant une porte voilée d'un grand rideau de velours. Bou Bekker s'inclina respectueusement.

— Te voici chez toi, épouse de mon maître, dit-il. Puis-je espérer, ô très grande et très belle, que tu daigneras ne point oublier l'humble et dévoué *naïb* qui le premier t'a servi de guide ?...

Elle le regarda avec mépris, et d'une voix dédaigneuse répondit :

— Non, homme ! je ne t'oublierai pas.

Alors elle écarta d'une main ferme la portière de velours et franchit sans hésitation le seuil du harem.

De l'autre côté elle s'arrêta surprise : il n'y avait personne. La galerie se prolongait devant elle, et sur la gauche des baies s'ouvraient, montrant de merveilleux parterres absolument déserts, eux aussi. La jeune fille avança, hésitante, s'attendant à chaque instant à rencontrer soit les deux vieilles servantes qu'on lui avait promises, soit — *ô uoïli !*... — ce Moktar cruel et despotique qui allait être son époux...

Le cœur battant, elle traversa trois chambres somptueuses. La première semblait taillée dans un bloc géant de marbre rouge. Au centre, un jet d'eau fredonnait dans une vasque carrée. Des tapis et des coussins jonchaient le sol. Dans la seconde, qui était tendue de ces grands panneaux de velours que l'on brode à Rabat, un amoncellement de couvertures et de peaux de panthères désignait le lieu du repos nocturne. Un haut miroir occupait tout le fond et sur des meubles de bois d'arrar il y avait dans des boîtes d'or tous les ingrédients de la coquetterie. Au milieu, un coffre ouvert placé bien en évidence laissait échapper des joyaux merveilleux : tout un écrin digne des péris célestes.

Belyoûna ne fut point éblouie, et passa rapidement à travers ces deux chambres ; mais elle s'arrêta un moment dans la troisième, qui la

séduisit par sa simplicité et lui rappela la maison paternelle.

Ici, de légères nattes de Salé, rouges et noires, cachaient çà et là, les faïences mauves du dallage. Aux murs, des sourates du Coran étaient peintes, et aussi des maximes sages : *D'une heure oisive il ne reste rien, d'une heure laborieuse il reste quelque chose ; la femme est pareille à l'heure... ainsi, songe à ce que tu veux laisser.* Plus loin, une autre fine arabesque disait : *Le nuage orageux fait fuir l'homme, le soleil joyeux le ramène ; sois donc souriante et gaie comme un ciel de printemps.* Belyoûna songea que c'était sûrement la mère de son mari, une douce caïdine, morte bien jeune, qui avait fait tracer ces peintures.

Des instruments de musique étaient disposés çà et là. Sur des tables basses incrustées de nacre comme celles que l'on travaille à Mogador, des friandises étaient servies. Belyoûna frôla au passage, du bout des doigts, les quatre cordes d'une petite guitare, et cela fit un arpège cristallin, doux, tel un léger rire. L'enfant fut rassurée comme par une présence amie. Elle ôta son haïk, croqua du bout des dents une rose confite, et puis s'aperçut tout à coup qu'une petite porte ouverte au fond de la pièce laissait entrer des bouffées de parfums...

Curieuse, elle s'avança vers l'ogive béante, et elle aperçut une longue cour ombragée de palmiers. Elle vit, vaguement, des fleurs et des fontaines... mais elle s'appuya aussitôt au mur, chancelante : il y avait un homme dans cette cour !... Un homme bien simplement mis, et qui semblait attendre, et qui en l'apercevant s'élança vers elle...

* * *

La caïdine Aziza, jadis, avait fait percer et clore de murs cette cour paisible, au bout de ses appartements. Ces rosiers, ces jasmins, ces palmiers, elle s'était amusée à les planter elle-même. Et comme le disait si bien l'arabesque de la salle mauve, de ces heures laborieuses quelque chose était resté. La caïdine aimait tellement ce lieu frais, qu'elle avait voulu y dormir son sommeil suprême : au bout de l'enclos, une *koubba* blanche s'élevait, adossée au mur. Oh ! une *koubba* toute simple : quatre murailles, une porte de cèdre un dôme rond et cinq minarets s'élançant comme des prières.

Ce fut dans cette cour que Moktar résolut d'attendre sa fiancée. Il revêtit une simple *djellaba* brune, qui rappelait un peu le vêtement du chamelier qu'il était la veille. Puis il se mit à faire les cent pas, d'un angle à l'autre, rongé d'impatience et le cœur battant.

— Mais que m'arrive-t-il ?... Que m'arrive-t-il donc ? songeait-il, stupéfait de ce trouble inconnu. Ai-je jamais été troublé comme à cette heure !...

O tête sans cervelle !... Est-ce que jamais il avait vraiment aimé ?...

Plusieurs fois il lui sembla entendre un pas s'approcher... et il s'arrêtait, la poitrine serrée, les jambes molles. Il aurait voulu courir au-devant d'elle ; et puis il pensait que c'était ici qu'il devait l'attendre... près de ce mausolée où dormait un être vénéré et chéri. Enfin, enfin, l'arpège clair de la guitare sonna dans le silence des salles désertes comme pour annoncer l'approche du bonheur. Presque aussitôt une forme blanche parut sous l'arceau de la porte...

Alors — ô réminiscences bénies !... — il lui sembla qu'il était redevenu un tout petit enfant très sage. Il avait joué toute la soirée dans cette cour, et c'était sa mère... oui !... c'était sa mère qui surgissait là-bas, au seuil, pour l'appeler. Elle allait, comme jadis, prendre la tête chaude entre ses fraîches mains ; et il sentirait les lèvres bien-aimées s'appuyer sur son front en sueur... Désarmé, il se mit à courir vers elle... vers elle, la tendresse, la bonté, la pureté !... Mais, à mesure qu'il s'approchait, une stupeur se peignait sur le doux visage. Belyoûna le reconnaissait, et elle aussi s'élançait vers lui dans un désarroi suprême. Lorsqu'ils furent face à face, elle lui tendit spontanément ses mains glacées et gémit :

— C'est toi !... Ah !... c'est toi !... Qui que tu sois... je t'en supplie : sauve-moi de Moktar !...

— Moktar !... répondit-il d'une voix entrecoupée, Moktar !... ô Belyoûna plus douce que la datte et plus embaumée que la rose, n'as-tu pas deviné que Moktar c'est moi-même ?...

... Elle eut un cri, une pâleur, un recul... Elle le regarda avec épouvante et balbutia :

— menteur !... menteur !...

La révélation l'écrasait, trop subite, et elle ouvrait des yeux fixes qui terrifièrent la despote. Avec des paroles rassurantes, il l'entraîna dans la salle mauve et s'agenouilla devant elle,

lui qui ne s'était jamais prosterné que devant le Maître éternel !... Bouleversé par cette pauvre figure crispée, et ces mains froides, et cette immobilité silencieuse, il se mit à tout lui conter pêle-mêle : et sa maladie, et la visite du *derrouich*, et les conseils de ce sage. Il confessa l'ennui qu'il avait traîné, il confessa ses folies, ses débauches, son insouciance, sa paresse et ses crimes. Il raconta la soirée de la veille, et comment il s'était vengé du marchand de thé et des conspirateurs du fondouk. Puis il essaya de lui dire comment il l'aimait, elle ; mais il s'aperçut qu'il ne trouvait pas de paroles pour cela, et il préféra y renoncer. Alors simplement il lui expliqua avec quelle impatience il l'avait attendue, comment, lorsqu'elle avait paru sous l'ogive du seuil, il crut revivre des jours de son enfance, et quel élan mystérieux et puissant l'avait entraîné vers elle... comme il aurait couru vers sa mère !...

Tandis qu'il parlait fiévreusement, elle se calmait, peu à peu rassurée par on ne sait quelle invisible présence. Le Seigneur qu'elle invoquait dans son cœur semblait l'éclairer maintenant. Elle prit craintivement entre ses paumes glacées la tête brûlante du tyran qui faisait trembler la ville et la tribu, et ses prunelles voilées de pleurs interrogèrent les yeux du maître. Il pleurait, lui aussi...

Ah !... Il avait été fou, il avait été dissipateur et débauché... mais qui lui avait appris à être sage ?... Il avait été despotique et cruel, mais qui lui avait appris à être bon ?...

Relevant le front, elle regarda sur les murs les arabesques délicates. L'une disait : *Une graine vole dans le vent. Elle frôle le feu, l'eau, la tempête. Qu'une main sage la fixe doucement : un arbre naît qui fait l'admiration des générations futures.* Une autre conseillait : *Que celle qui veut savoir beaucoup aimer sache d'abord beaucoup pardonner.*

Belyoûna, se sentit forte. Elle comprit quelle immense influence elle pourrait avoir sur cet homme qui jusqu'alors avait été comme une graine dans le vent. Une ambiance de tendresse l'enveloppait ici, dont elle ne pouvait se dessaisir ; c'était comme un charme qui émanait des murs, des meubles, des peintures..., qui émanait peut-être surtout de ce mausolée blanc, au fond de la cour parfumée !...

Alors, pensant à la douce mère qui semblait l'accueillir, la petite Berbère posa pieusement

sa bouche pitoyable sur le front de Moktar Bel Kebir...

Or, juste à ce moment, des pas trainèrent dans la salle voisine : les deux vieilles servantes moghrebines, Zina et Zidboûn, venaient saluer leur jeune maîtresse. Puis ce fut une esclave mauritanienne qui vint avertir les époux que le marabout et les *addoul* étaient là pour dresser l'acte de mariage. Il fallut que Belhoûna se voile et suive le caïd dans la salle des hôtes ; ensuite, il y eut le banquet, que Moktar fut obligé de présider, tandis que la jeune épousée prenait son repas seule, dans sa chambre. L'heure sonna du départ pour le *baroud* avant que les mariés se soient revus. La nuit était déjà avancée, et la petite armée de Moktar devait être à l'aube aux limites de la tribu.

Le caïd, maudissant à part lui le *derrouich* qui lui avait conseillé la guerre, dut prendre congé de sa femme en présence de tous les notables.

Alors, désirant donner à Belyoûna la plus grande preuve d'amour et de vénération qu'il lui soit possible de donner, Sidi Moktar déclara solennellement remettre toute son autorité et tous ses pouvoirs les plus étendus entre les mains de la caïdine.

— Ce sera elle qui en mon absence gouvernera la ville et la tribu. Qu'on lui obéisse comme à moi-même !... Tout ce qu'elle fera sera bien fait. M'entends-tu, Bou Bekker ?...

Le naïb, la mine piteuse, s'inclina :

— Tu seras obéi, Sidi !...

— Et toi, Zaïeb, mon trésorier, m'entends-tu ?

— Tu seras obéi, Sidi !...

— Et toi, Salem, gardien de mes prisons ; et toi, Maleck, chef de mes gardes et de mes mokhraznis ; et toi, Amou, khalifat de ma justice ?...

Un chœur consterné scanda :

— Tu seras obéi, Sidi !...

Alors, doucement, le despote se tourna vers la caïdine voilée.

— Et toi, Belyoûna, gardienne de mon cœur, coffre d'or où se scellent toutes mes espérances, je te donne mon palais et ma cité, mes jardins et mes bleds, mes notables, ma cour et mon peuple. Coupe, tranche, dépense, sème et récolte : tu es maîtresse de tout comme de moi-même. M'entends-tu ?...

Avec un peu de malice et de tendresse dans les yeux, la petite-fille d'Abderraman répondit comme les autres :

— Tu seras obéi, Sidi !...

... Et Moktar s'en fut à la tête de son armée.

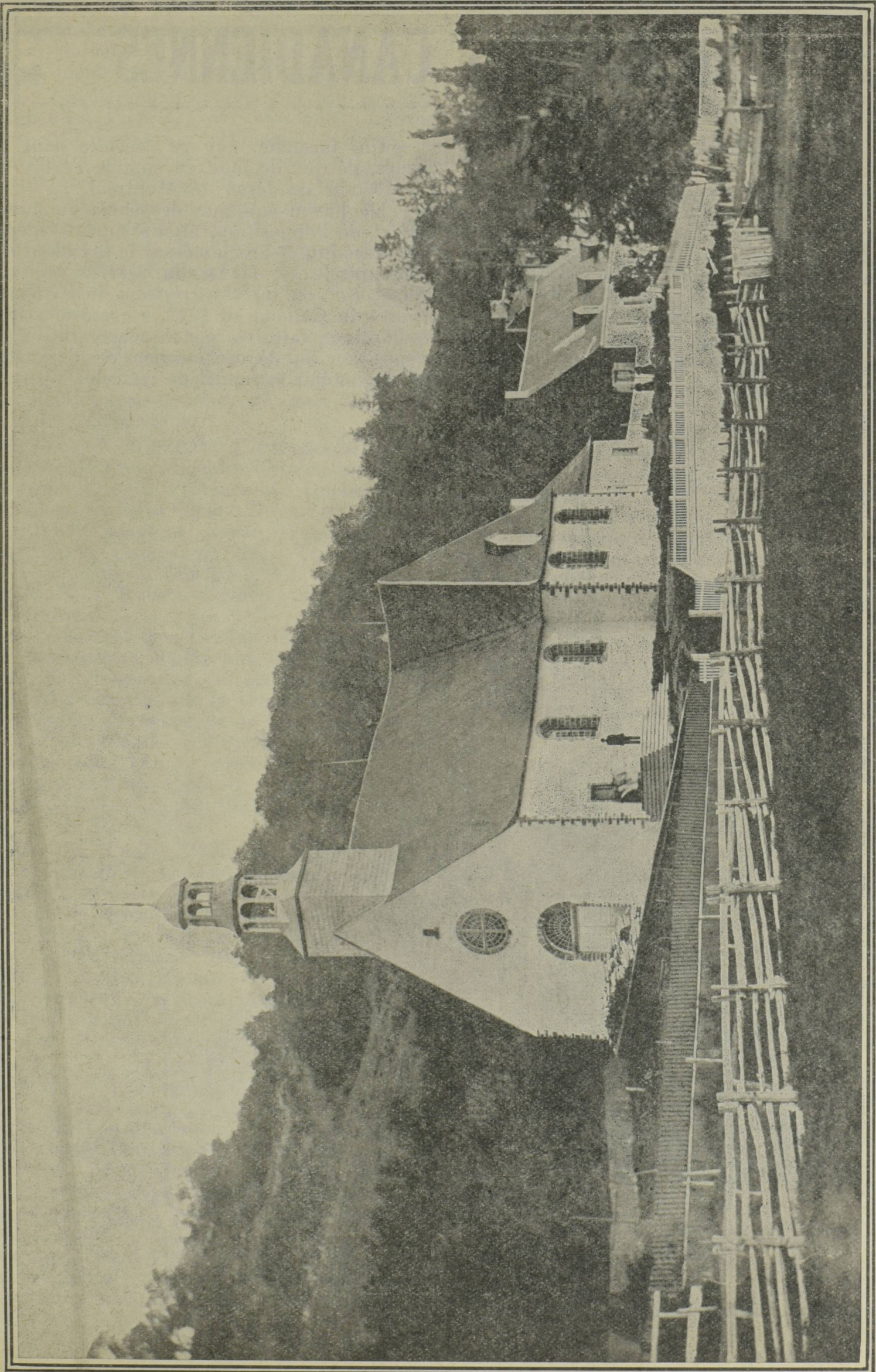
(à suivre)

UNE OIE INGÉNIEUSE

On dit souvent "bête comme une oie", certains faits cependant prouveraient que ce palmipède est trop facilement calomnié. Ainsi, au moulin de Tuberraken, une couvée de canetons s'ébattaient dans la rivière, malgré les cris de terreur de la poule nourricière. Une oie qui se trouvait là s'approche de l'eau avec des manières telles que la poule, devinant une invitation, monte sur son dos, où elle s'accroupit commodément, après quoi l'oie, devenue radeau vivant, entre dans la rivière et vogue majestueusement. Le fait se répéta plusieurs jours de suite devant une foule de curieux attirés par le charme de ce singulier spectacle. Toujours ponctuelle au rendez-vous, l'oie attendait la commère et la transportait au milieu de ses nourrissons, aussi longtemps que les canetons se livraient aux douceurs du barbotement.

LE TRÉSOR CACHÉ

Ces jours derniers, à Udine (Italie), un cordonnier que poursuivait son propriétaire à qui il était dû plusieurs mois de loyer, rendu furieux par l'arrivée de l'huissier qui venait le saisir, déclarait, en s'emparant d'une hache, que l'officier ministériel n'aurait pas ses meubles entiers. Le cordonnier se mit en devoir de démolir ses meubles, et, en portant ses coups à une commode ancienne, il en fit sortir une grande quantité de pièces d'or. Ces pièces, qui étaient cachées dans un tiroir secret, ignoré du cordonnier, étaient frappées à l'effigie de Louis XVI. Il s'empressa de les ramasser : il avait ainsi 176 pièces.



LA VIEILLE ÉGLISE DE SAINTE-ANNE DE BEAUPRÉ DÉMOLIE EN 1878.

EPHEMERIDES CANADIENNES

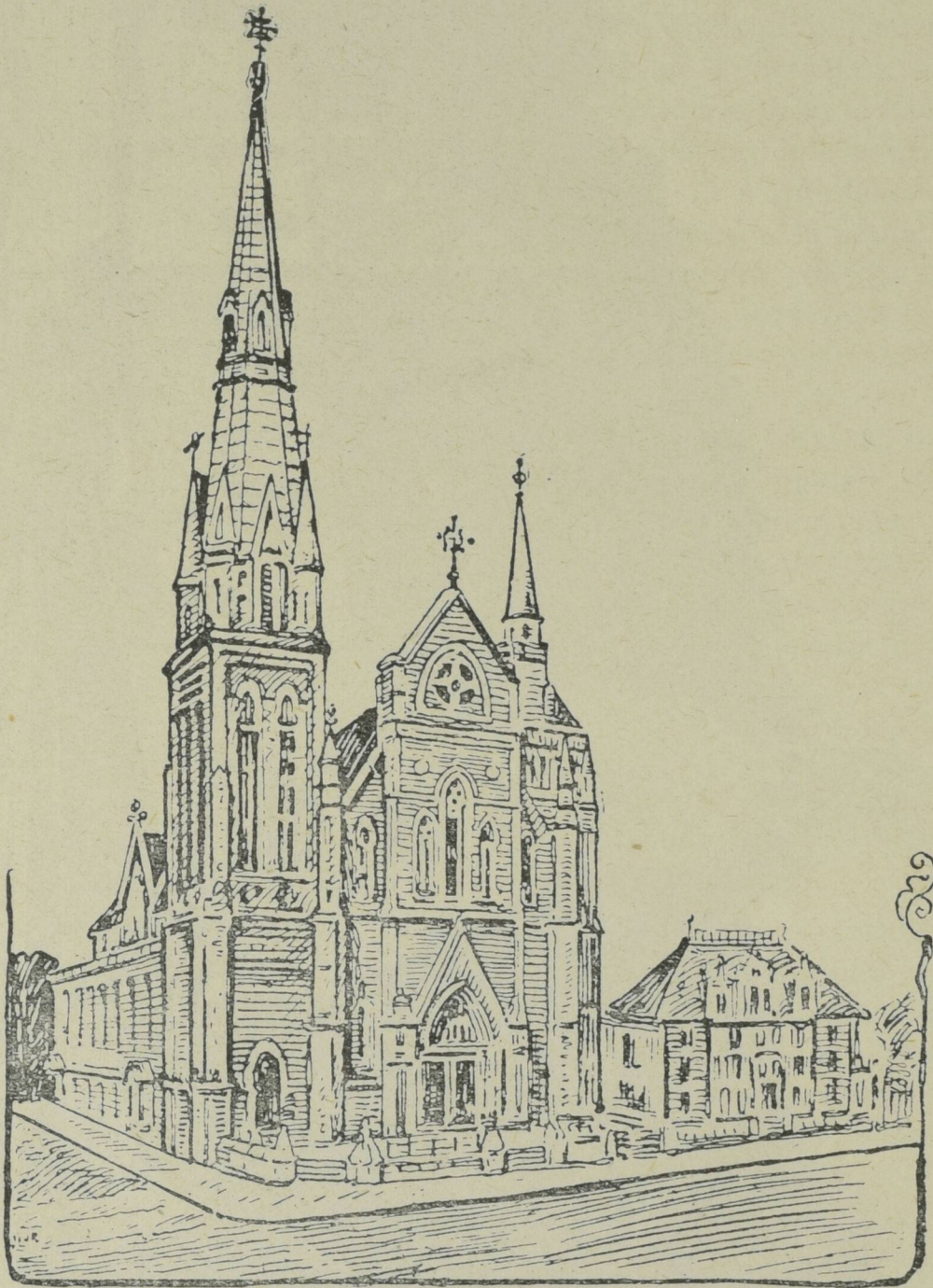
AVRIL 1922

3.— Les directeurs de la "Machine agricole Nationale" décident de rouvrir les usines de Montmagny fermées depuis quelques semaines.

— L'hon. McKensie-King, premier ministre du Canada, les honorables James Murdock, Ernest Lapointe et Dr Béland reçoivent une délégation des Unions Nationales catholiques de Québec qui soumet au gouvernement les vœux adoptés au dernier congrès ouvrier tenu à Hull.

— Un incendie, qui se déclare dans les orgues, détruit de fond en comble l'église du Sacré-Cœur de Jésus de Montréal.

— De l'aveu commun des chefs du ministère et de l'opposition, au Parlement fédéral, il est reconnu et proclamé par le président des Communes, que la loi du service militaire obligatoire, ou de conscription, inscrite aux statuts du Canada en 1917, a cessé d'exister, et l'orateur fait, en conséquence, retirer la proposition du député ouvrier Woodsworth, qui demandait le rappel de cette loi.



L'ÉGLISE DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS DE MONT-RÉAL QUI A ÉTÉ INCENDIÉE RÉCEMMENT.

— L'hon. W. Martin, premier ministre de la Saskatchewan, donne sa démission au lieutenant-gouverneur de cette province, et par le fait même celle de tout son cabinet.

5.— Le lieutenant-gouverneur de la Saskatchewan, l'hon. H.-W. Newlands, appelle l'hon. Charles-Avery Dunning, député de Moose-Jaw, à former un nouveau cabinet en remplacement de celui de l'hon. W. Martin.

8.— Quatre des cinq magistrats de la Cour des Sessions de la Paix, à Montréal, MM. Choquette, Bazin, Leet et Lanctot, donnent leur démission et acceptent de prendre leur retraite. Seul le juge en chef Décarie demeure sur le banc.

10.— Devant le congrès des vendeurs d'automobiles, en session à Ottawa, il a été rapporté qu'il y avait, en 1921, au Canada, 469,000 automobiles, consommant par année, 9,000,000 de gallons de gazoline.

11.— S. G. Mgr Emard, évêque de Valleyfield, et M. C.-J. Magnan, inspecteur général des écoles de la Province de Québec, sont élus membres de la Société Royale du Canada.

— L'hon sénateur Lorne Webster, président de la Compagnie des Tramways de Québec, donne sa démission et il est remplacé par M. E.-A. Robert, président des Tramways de Montréal.

— Le budget des chemins de fer nationaux, qui vient d'être déposé aux Communes d'Ottawa, par le ministre des chemins de fer, M. Kennedy, indique que la somme requise pour ce service, au cours de la prochaine année fiscale, est estimée à \$97,220,000, au lieu de \$179,065,760, l'année précédente. Le déficit de l'exploitation apparaît comme ayant été réduit de \$20,000,000 en 1921, soit à \$16,000,000 au lieu de \$36,000,000.

12.— M. l'abbé C.-N. Gariépy, supérieur du Séminaire de Québec et recteur de l'Université Laval, est élevé par S. S. Pie XI à la dignité de Protonotaire apostolique.

— Trois citoyens distingués de Québec viennent d'être honorés par le Saint-Siège. Ce sont MM. Jos. Picard et Onésime Pouliot qui sont nommés commandeurs de l'ordre de St-Grégoire-le-Grand, et J.-S. Matte qui est fait chevalier du même ordre.

12.— Le cabinet provincial fait le choix de trois des nouveaux juges des Sessions de la Paix appelés à remplacer les quatre magistrats qui ont démissionné le 8 avril courant. Les nouveaux titulaires sont MM. Gustave Perrault, Victor Cusson et Amédée Monet.

15.— Le Séminaire des Missions Étrangères, récemment fondé par l'Épiscopat de la province civile de Québec, vient d'acquérir un terrain à Pont-Viau, près de Montréal. On se propose d'y commencer immédiatement les travaux d'un local destiné à recevoir dès sep-

tembre prochain les étudiants de la Faculté de Théologie.

Parmi les directeurs de l'Œuvre naissante, nous remarquons M. le chanoine Avila Roch, ancien curé de la Cathédrale de Joliette, M. le chanoine Joseph Gignac, ancien directeur du Grand Séminaire et professeur de Droit Canonique à Laval, et M. l'abbé J.-Delmas-Lapierre, procureur.

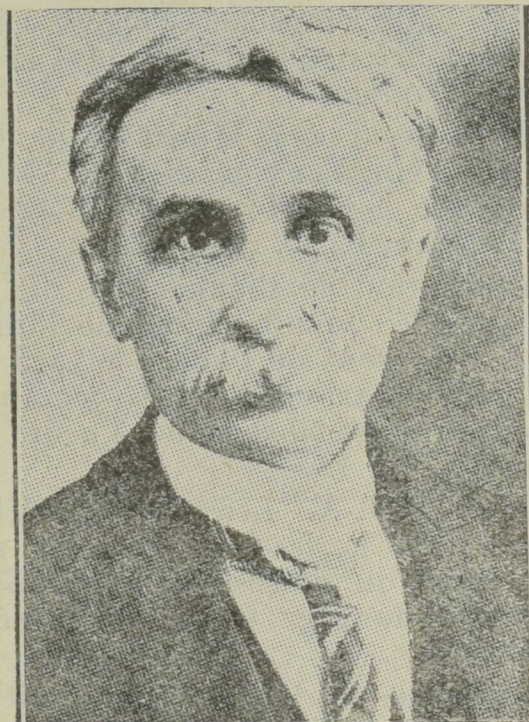
18.— Le feu détruit le vieux couvent des Sœurs de la Congrégation à la Pointe-aux-Trembles, près de Montréal. C'est une des plus anciennes maisons d'éducation de Montréal qui disparaît.

19.— La Société Historique de Montréal décerne à l'hon. M. Thomas Chapais, professeur d'histoire à l'Université Laval, une médaille d'or comme témoignage d'appréciation pour le troisième volume de son "Cours d'histoire du Canada".

— Une nouvelle usine pour la fabrication du papier s'ouvrira bientôt à Bathurst, N. B. s'ajoutant aux nombreuses industries que possède déjà cette petite ville.

— Devant l'Association d'Éducation de l'Ontario, le professeur Morrison, de l'Université Queen, dans un discours qu'il prononce à Toronto, affirme que l'adoption du bilinguisme est le meilleur moyen de resserrer les liens de sympathies entre les deux principales races du Canada.

23.— M. Adolphe Poisson, poète canadien, décède à Arthabaska à l'âge de 73 ans.



M. ADOLPHE POISSON,
DÉCÉDÉ A ARTHABASKA

— Une nouvelle ligue, qui s'intitule "Ligue irlandaise républicaine du Canada," est fondée à Montréal, à l'occasion d'un grand ralliement des intéressés, convoqué au Monument National pour célébrer le sixième anniversaire de la République d'Irlande.

— Son Eminence le cardinal Bégin, les archevêques de la province civile de Québec publient une lettre pastorale sur la Propagation de la Foi chrétienne et la fondation d'un Séminaire des Missions Étrangères à Montréal.

24.— Le gouvernement de Québec annonce la création prochaine d'une nouvelle route régionale de Caughnawaga à Malone, E.-U. Le travail commencera le premier mai prochain.

— On estime à environ quatre cents le nombre des catholiques canadiens: évêques, prêtres et laïques, de toutes les provinces de notre pays, qui seront à Rome au Congrès Eucharistique international de mai prochain. Quatre grands pèlerinages différents ont été organisés à cette fin.

— Le ministre des Finances, l'hon. W.-S. Fielding, annonce aux Communes que le Canada a vendu à la Compagnie Morgan de New-York, une émission d'obligations canadiennes au montant de \$100,000,000. au taux de 5%, échéant en 1952.

— Le révérend Dr David William, évêque anglican de Huron, Ont., dans un discours prononcé devant le synode de son église, réuni à London, Ont., affirme qu'il est du devoir du gouvernement de restreindre l'immigration des États-Unis aussi bien que des contrées étrangères, pour empêcher l'Ouest canadien d'en venir à faire bande à part dans la Confédération du Canada.

25.— Le conseil des Ministres de Québec nomme deux nouveaux magistrats. M. J.-H. Lemay, député de Sherbrooke à la Législature, et J.-A. Dubeau, C. R. de Joliette.

— L'Association de Bienfaisance des débardeurs de Québec prend elle-même l'initiative de réduire de 5 sous de l'heure le tarif qu'elle exigeait pour le travail de ses membres: il sera dorénavant de 60 sous de l'heure au lieu de 65 sous

26.— Mgr P.-J.-A. Lefebvre, supérieur du Séminaire Saint-Charles-Borromée, est nommé vicaire général du diocèse de Sherbrooke en remplacement de Mgr Chalifoux, décédé récemment.

— A l'hospice de Lévis, où il était retiré depuis près de neuf ans, décède M. l'abbé Charles Hallé, ancien curé de Saint Pierre, I. O., à l'âge de 82 ans et 7 mois.

28.— Son Excellence Lord Byng de Vimy, gouverneur général du Canada, dévoile à Montréal une statue commémorative que la compagnie du Pacifique Canadien a fait élever

dans la grande rotonde de la gare Windsor à la mémoire de ceux de ses employés qui sont tombés durant la grande guerre.

— M. l'abbé Gustave Delattre, prédicateur du carême à l'église Notre-Dame de Montréal, donne une conférence à l'Université Laval sous les auspices de l'Institut canadien de Québec. Il parle du mouvement social catholique en France.

29 — Près de cinquante députés de l'Ouest, parmi lesquels on remarque les hon. Motherwell, Dr. King et Stewart, arrivent à Québec. Ils sont conduits par les hon. Lapointe et Béland. Les distingués visiteurs passent deux jours dans notre ville. Ils visitent le port, différentes usines, le pont et quelques autres endroits des alentours de Québec. Ils repartent enchantés de la réception qui leur a été faite.

— L'"Empress of Scotland" de la flotte du C. P. R., autrefois le "Friederich-Wilhelm" de la marine marchande allemande, et un des plus gros navires qui aient jamais remonté notre fleuve, arrive à Québec. L'"Empress of Scotland" mesure 677 pieds de longueur et jauge 24,581 tonneaux.

30.— Les Ursulines de Québec terminent aujourd'hui trois jours de fêtes en l'honneur du 250ème anniversaire de la mort de la vénérable Marie de l'Incarnation, fondatrice et première supérieure du monastère de notre ville.

UN BILAN DE QUALITÉS MATRIMONIALES

Les Genevois fêtent cette année le centenaire d'un de leurs poètes lyriques, H.-F. Amiel, qui était en même temps un philosophe moraliste fort original.

Estimant que, dans une question de cœur, il fallait tempérer le sentiment par la réflexion, il prenait une feuille de papier qu'il divisait en deux colonnes, où il allait inscrire le doit et avoir des qualités et des défauts de la personne qu'il était en passe d'aimer, au moyen de chiffres dont le maximum était 6.

Ainsi, il marquait à la colonne qualités: beauté, 5 3-4; sensibilité, 4½; imagination, 3 1-4; ordre et méthode, 4 3-4; dot, 1½; etc.

A la colonne défauts, il chiffrait les divers vices rédhibitoires de la personne.

Après quoi, addition de chacune des deux colonnes, soustraction entre les deux totaux, ce qui, toujours, faisait pencher la balance du côté des défauts.

Avec cette méthode, il a dû rester célibataire.

Gauserie scientifique

La machine humaine

ELLE SE NOURRIT

DIRE que la machine humaine « se nourrit », c'est montrer du même coup sa supériorité principale sur toutes les autres. Il n'est pas, en effet, de machines, même parmi les plus parfaites, qui se nourrissent. Elles reçoivent d'ailleurs ce qu'il leur faut pour fonctionner, et aussi pour durer. La machine humaine se procure elle-même tout ce dont elle a besoin ; et elle-même le modifie suivant ce besoin.

Nous avons vu dans notre dernière causerie comment la nourriture, d'abord portée à la bouche, passe ensuite dans l'estomac, puis l'intestin, où elle subit diverses transformations chimiques qui la rendent assimilable, c'est-à-dire propre à remplir la tâche à laquelle elle est destinée. Jusque-là elle n'a subi que des transformations préliminaires, dont nous n'avons d'ailleurs que très brièvement parlé, car on a écrit des volumes et des volumes là-dessus, et l'on est loin d'avoir épuisé le sujet ; on ne l'épuisera jamais, car il y a toujours à découvrir dans les œuvres du Créateur. Aujourd'hui nous nous proposons de voir, aussi brièvement que d'habitude, comment ces substances, après avoir subi les transformations nécessaires, se rendent dans le sang, qui est chargé de nourrir tout l'organisme.

* * *

Elles y arrivent par deux voies : les veines, et les chylifères.

Tout le monde sait ce que sont les veines. Ce sont les vaisseaux chargés de ramener au cœur le sang qui a déjà servi ; quant aux chylifères, dont le rôle est beaucoup moins connu, même des savants, ils puisent dans la paroi intestinale certaines substances particulières, et vont à leur tour les porter aux veines par un canal collecteur qu'on appelle le Canal Thoracique.

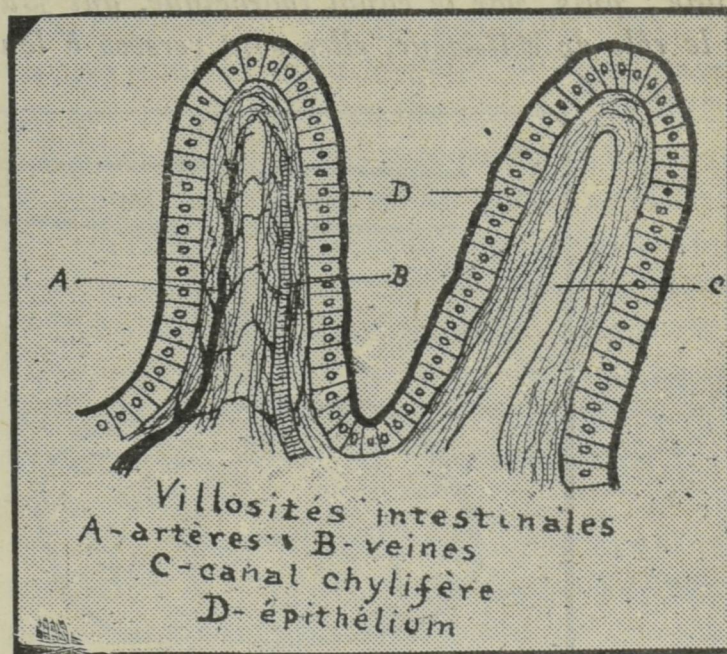
Comment se produit le phénomène ?

Ici encore nous ne suivrons pas les savants dans leurs discussions et leurs théories au sujet du mécanisme précis, grâce auquel passent dans les veines et les chylifères, les substances alimen-

taires rendues assimilables par les liquides intestinaux. Qu'il nous suffise de dire que ces substances ainsi modifiées, « passent à travers les parois intestinales » pour tomber dans le courant sanguin et le courant chylifère.

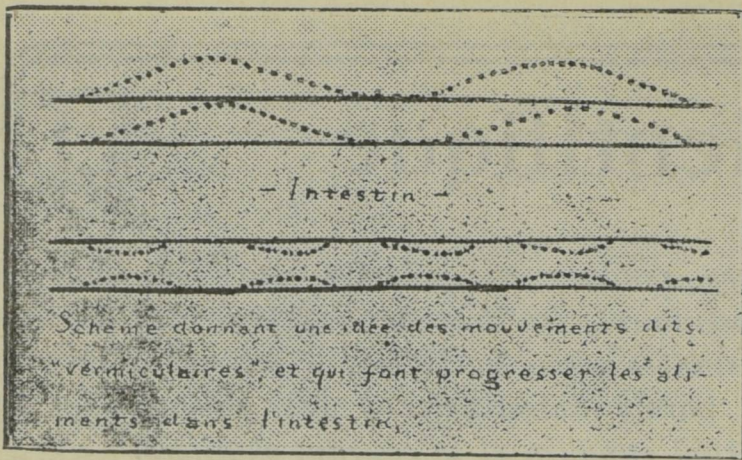
Comment le liquide nourricier passe-t-il ainsi dans les veines et les chylifères ?

Je ferai grâce à mes lecteurs des théories et des disputes des savants à ce sujet. Il serait trop long et trop fastidieux de les rapporter. Il nous suffit de savoir que les matières alimentaires, chimiquement modifiées, passent dans les vaisseaux grâce aux villosités dont nous donnons le dessin ci-contre, et qui criblent littéralement les parois du petit intestin surtout ! Les chylifères, qui occupent le centre des villosités, reçoivent surtout les matières grasses, les autres sont captées par les veines. Le tout se passe par le phénomène d'osmose dont nous avons déjà parlé.



Cette migration est facilitée par ces mouvements de l'intestin qu'on appelle péristaltiques. Lors de ces mouvements, deux bouts d'anses intestinales sont souvent rétrécis, comme on peut le voir par la figure ci-contre. Le liquide contenu entre les deux rétrécissements est comprimé, la pression qu'il produit sur les villosités facilite la traversée de leurs parois.

Voilà donc la bouillie alimentaire rendue dans les vaisseaux. Quel trajet fournit-elle avant



d'arriver au cœur pour être lancée par lui dans tout l'organisme?

Par la veine Porte elle est transportée au foie, où elle subit une nouvelle modification ; elle sort du foie par les veines hépatiques, qui la versent dans la veine cave, par laquelle elle atteint le cœur.

* * *

Durant le même temps les substances grasses qui se sont introduites dans les chylifères cheminent d'une manière analogue. Au lieu de traverser le foie, elles rencontrent de temps à autre sur leur route de petites masses grasses comme un pois ou une fève. Ce sont les ganglions lymphatiques. Elles les traversent, en y subissant des modifications comme les autres en subissent dans le foie ; puis, par le canal thoracique, qui joue ici le rôle de collecteur, elles sont versées à leur

tour dans la veine sous-clavière, qui les charrie au cœur ?

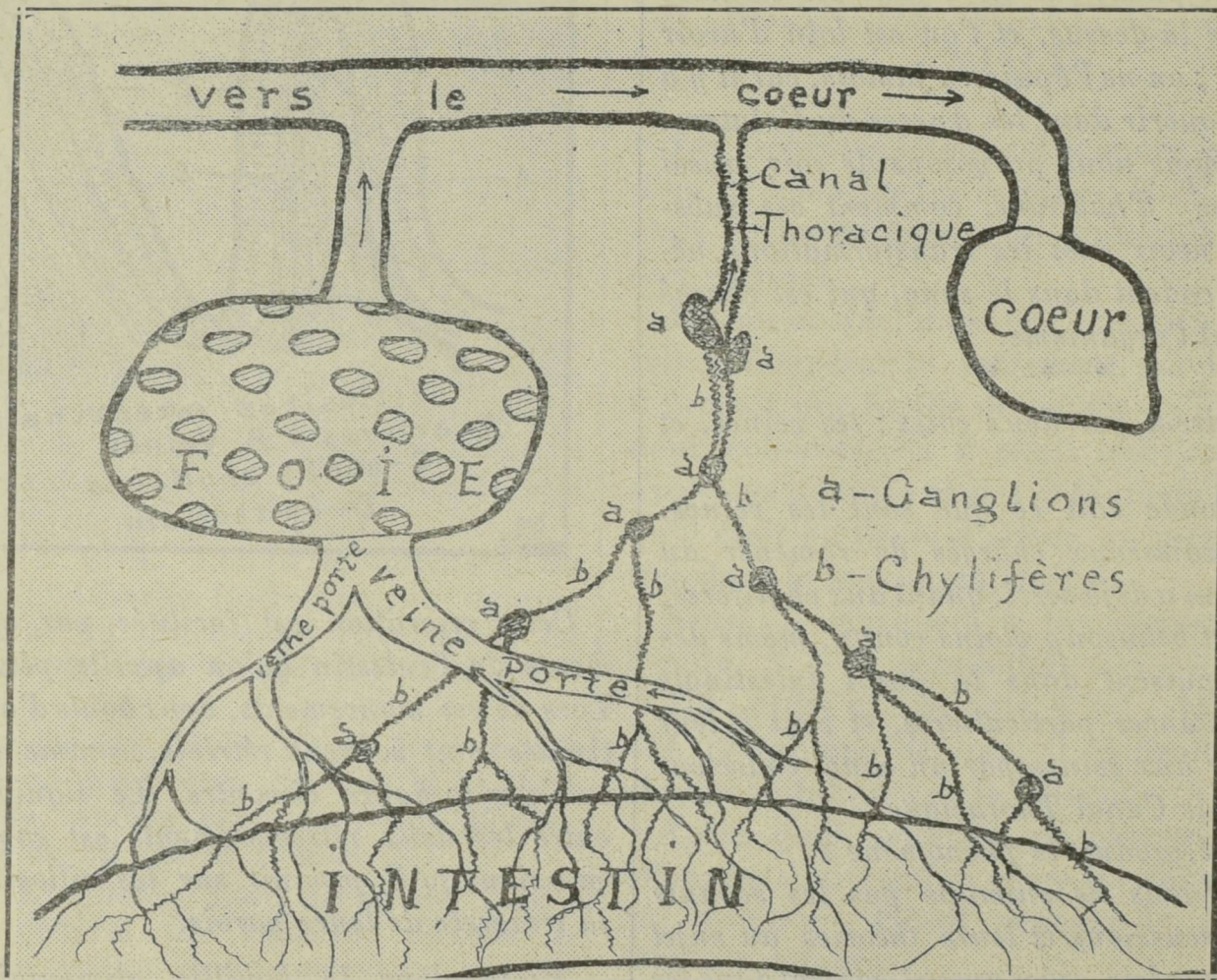
Quelle force les fait cheminer ainsi ?

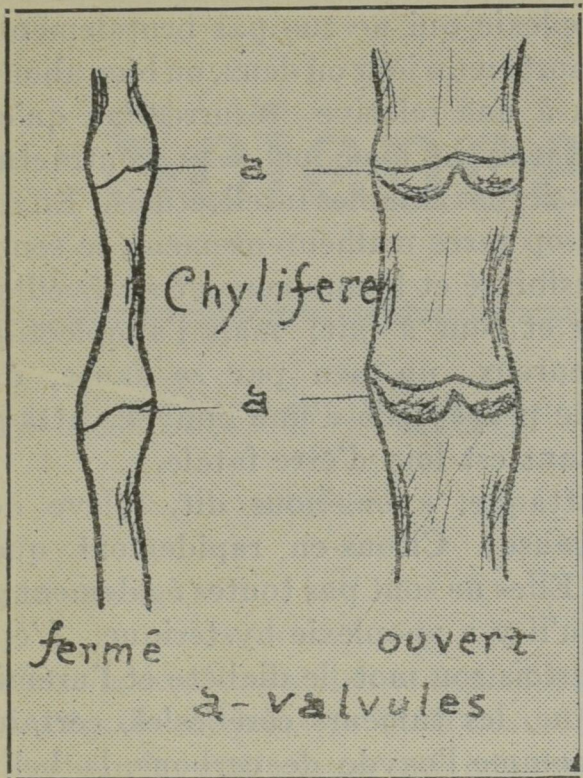
Il en est plusieurs. D'abord la pression de l'intestin qui, par ses mouvements vermiculaires, jette sans cesse dans les veines et les chylifères, de nouvelles quantités de chyme. La pression des muscles durant les mouvements accentue cette influence, ce qui explique que l'exercice favorise la digestion. Le courant sanguin ne joue pas un moindre rôle, par l'appel constant fait aux vaisseaux qui se déversent dans la veine sous-clavière, puis dans la veine cave.

Les vaisseaux eux-mêmes ont une certaine contractilité qui produit un phénomène ressemblant jusqu'à un certain point aux mouvements péristaltiques.

Comment cette pression, qui devrait s'exercer dans les deux sens, fait constamment progresser le sang de la périphérie vers le centre, la chose s'explique par la présence des valvules.

On en voit dans le dessin ci-contre, qui représente un vaisseau chylifère fermé, et un vaisseau chylifère ouvert. Comme on peut le voir, vis-à-vis de chacun des renflements dont sont pourvus ces vaisseaux, existent des demi poches adhérentes seulement par le bas, et qu'on appelle des valvules.





Le liquide venant d'en bas les aplatit facilement en les refoulant contre les parois ; mais lorsqu'il tend à redescendre, les parois de la poche s'ouvrent, s'accolent les unes aux autres, et ferment complètement la lumière du vaisseau.

Dans aucune machine encore, croyons-nous, on a réussi à imiter cet ingénieux dispositif, dont les valves de la pompe aspirante et foulante peuvent seules donner une idée approximative.

* * *

Et c'est de cette manière que, dans la machine humaine, la nourriture digérée, puis transformée et rendue assimilable par les liquides intestinaux, est versée dans le sang.

LE VIEUX DOCTEUR.

L'apoplexie

L'APOPLEXIE, c'est ce que dans le langage commun on appelle une "attaque", expression qui d'ailleurs traduit fort bien le mot grec qui veut dire frapper, frapper brusquement, frapper de stupeur.

L'apoplexie, en effet, est l'abolition subite des fonctions cérébrales: perte du sentiment, perte de la connaissance, perte du mouvement volontaire, cependant que persistent, relativement du moins, la circulation et la respiration.

Elle peut survenir tout à fait inopinément,

mais aussi elle est précédée de malaises, malaises variables selon la cause qui la détermine car, nous le verrons tout à l'heure, elle est l'effet de bien des causes, et qui, par leur banalité même, n'attirent pas toujours l'attention ou du moins sont rarement considérés comme messagers de la lugubre visiteuse. Qui, en effet, n'a de-ci, de-là, mal à la tête, ne ressent quelques vertiges, n'a entendu tinter ses oreilles, senti s'engourdir ou s'endolorir ses membres, éprouvé des fourmillements à la main ou au pied, ou des nausées, des vomissements, constaté un trouble passager de la mémoire ou de la parole ?

A part ce trouble de la parole qui de fait a, de par le monde, à tort ou à raison, aussi mauvaise réputation, laquelle de ces petites entorses à notre santé saurait vraiment nous émouvoir, alors qu'elles sont souvent si peu de chose: rançon d'une veille trop prolongée, d'une lecture trop attentive, d'un séjour forcé dans une tabagie, d'un repas un peu précipité ou un peu copieux; réveil, qu'on met sur le compte de la pluie ou du vent, de vagues et vieilles "douleurs" errantes dont, depuis longtemps, on ne fait plus cas.

Peut-être ai-je tort de dire tout cela. J'en sais qui vont se tâter le pouls et se demander si le cor au pied qui les taquine n'est point en réalité le fourmillement précurseur de l'attaque. De grâce, ne faisons point notre pauvre vie pire qu'elle n'est; continuons gentiment de prendre nos petites misères pour de petites misères sans souci de plus grands maux que la Providence peut-être ne nous réserve pas, et qu'il nous suffise d'être prêts toujours, c'est le bon moyen de ne pas craindre et de n'être jamais surpris.

Mais, précédé ou non de signes avant-coureurs, voici le coup de foudre. Le malade tombe comme assommé, ou bien il semble comme se recueillir un instant dans un indicible effroi, il se sent défaillir: un vertige violent le saisit, il veut éviter la chute, puis terrassé, il s'abat; parfois enfin l'état apoplectique se réalise relativement lentement en quelques minutes.

Le corps demeure inerte, comme plongée dans un profond sommeil et souvent, dès ce moment déjà, la paralysie a marqué sa part. On peut s'en rendre compte en soulevant l'un après l'autre les membres et les laissant retomber. Celui qui est paralysé retombe beau-

coup moins lourdement. Le plus souvent, cette paralysie revêt la forme hémiplegique. C'est-à-dire qu'elle n'intéresse qu'une moitié du corps et, quand elle coïncide avec l'attaque, c'est du côté paralysé que tombe le malade.

La face est congestionnée, les paupières demi-closes; du coin des lèvres une salive visqueuse s'échappe par la bouche entr'ouverte. Habituellement, les traits sont immobiles, mais déviés d'un côté, vers le côté sain, et les yeux regardent également de ce côté. Du côté paralysé, les lèvres et la joue sont flasques. Celle-ci se gonfle passivement à chaque expiration et retombe à l'inspiration. On a bien caractérisé cette attitude en disant que le malade "fume sa pipe."

On sait que dans l'hémiplegie, la paralysie est croisée par rapport à la lésion de la tête, c'est-à-dire qu'à la lésion cérébrale gauche correspond, en raison des dispositions anatomiques, la paralysie droite du corps et, réciproquement, à une lésion droite, la paralysie gauche.

La respiration est bruyante, ronflante, parfois régulière, parfois irrégulière, et alors elle se suspend complètement pendant de courts instants, qui pourtant semblent bien longs et pendant lesquels le malade est véritablement comme mort.

Les urines parfois sont retenues dans la vessie; souvent celle-ci, au contraire, est incontinente et à cette incontinence peut s'ajouter encore l'incontinence des matières fécales.

De véritables convulsions peuvent pendant quelque temps agiter tout le corps ou simplement les membres supérieurs. Des nausées, des vomissements peuvent encore assombrir le tableau et déterminer des accès de suffocation désastreux.

Puis, en fin de compte, pour peu que se prolonge l'état apoplectique, c'est un escarre qui se développe au milieu de la fesse, creusé en plein tissu et rend de plus en plus pénibles les soins.

Elle n'est pas toujours mortelle

L'apoplexie n'est pas toujours foudroyante ni toujours aussi grave. Elle se borne parfois à une perte de connaissance de courte durée, à une passagère obnubilation de l'intelligence; mais cette forme bénigne n'exclut point toujours les conséquences paralytiques. Entre ces

extrêmes, tous les degrés se peuvent observer. L'apoplexie qui ne tue pas brutalement mène à la mort en un jour ou deux, ou bien aboutit peu à peu à une relative résurrection qu'entrave une paralysie avec ou sans contracture, de l'aphasie, des troubles intellectuels. En d'autres cas, trop rares malheureusement, le sentiment, la sensibilité et le mouvement se réveillent peu à peu et tout à fait; mais l'apoplectique vit malheureux, un peu par sa faute, dans la crainte perpétuelle d'une nouvelle attaque qui pourtant est loin d'être fatale.

L'attaque, avons-nous dit, relève de bien des causes. Citons-en rapidement quelques-unes. Elles ne sont pas toutes également graves, puisqu'il y a apoplexie hystérique. L'épilepsie dit parfois son mot, le diabète et l'urémie qu'il entraîne, les tumeurs cérébrales, certains poisons comme l'oxyde de carbone, la belladone, l'opium... Faisons à l'alcool bonne part: l'ivrogne ivre-mort est souvent en état d'apoplexie. Relevons encore le rôle de certaines maladies infectieuses, comme la méningite, la pneumonie, le paludisme et surtout la syphilis; celui de l'anémie et de la congestion cérébrale, de l'hémorragie méningée, de l'embolie cérébrale, et donnons la palme à l'hémorragie cérébrale qui semble bien être la cause la plus commune de l'apoplexie.

Il convient évidemment pour soigner un apoplectique de rechercher la cause de son mal. S'il s'agit d'hystérie, de syphilis ou de vulgaire alcoolisme, le traitement variera; mais cette enquête est du rôle du médecin. Avant qu'il ne soit arrivé peut-on, du moins, aider en quelque chose le patient dans sa lutte contre le mal qui l'abat.

Lui éviter tout mouvement est le premier bien qu'on puisse lui faire, dégager le cou et l'abdomen, exiger autour de lui le calme absolu. Nos pères ne manquaient jamais dans ce cas d'appliquer des sangsues au fondement ou derrière les oreilles. Il peut être bon de faire comme eux. Ils recouraient volontiers aussi à l'eau de mélisse et n'hésitaient pas à appliquer des sinapismes aux quatre membres. En tout cela encore, on peut faire comme eux. Une vessie de glace suspendue sur la tête, ou des compresses froides et, au besoin, un lavement purgatif, pourront compléter le traitement d'attente.

Science Ménagère

Lettre à Maud

III

MA BIEN CHÈRE,

Je viens de déguster à pleines dents la délicieuse tire d'érable du pays de Chez-Nous. Laisse-moi te remercier et t'avouer que non-seulement tu as flatté ma gourmandise, mais tu m'as fait revivre des beaux jours de notre enfance.

Dis, t'en souviens-tu de ces courses à travers la sucrerie, la veille du dimanche des Rameaux ? De la chasse aux écureuils par ces jours printaniers ? De ces randonnées au milieu même des mares d'eau qui firent maintes fois notre désespoir et celui de nos parents ?

L'apprentissage de "Cordon bleu" est agréable, m'écris-tu. Ta franchise me plaît beaucoup et à l'occasion de Pâques je me permettrai de te faire l'envoi du : "Manuel de Cuisine raisonnée". Dans ce volume tu trouveras une source de précieux conseils sur l'hygiène de l'alimentation, etc. Tu n'ignoreras pas, ma Maud, que le sage ne recherche pas l'abondance des mets ; il ne se préoccupe que de leur saveur et de leur délicatesse.

"Tant vaut la femme, tant vaut la famille et la société". Notre mission, si elle est monotone et dure parfois, n'est-elle pas aussi belle et grande ? Il ne faut pas oublier que c'est un peu par la cuisine et dans la cuisine que nous ferons la joie des nôtres et conserverons leur santé.

La cuisine doit être très propre comme tous les autres appartements de la maison d'ailleurs. Il s'agit donc de nettoyer chaque jour l'évier, le poêle et le plancher. Pour faire tout nettoyage de même que pour le lavage de la vaisselle, employons de l'eau très chaude dans laquelle nous joindrons du carbonate du soude, du sulfate de fer ou toute solution également

bonne. Nous devons balayer bien lentement sans négliger les angles et le dessous des meubles. Puis époussetons sans faire voltiger la poussière.

Bonjour ! Continue à te bien porter et veuille croire à mon affection toute fraternelle.

Tienne toujours.

Madame MARIE-JEANNE.

Québec, ce 15 avril 1922.

Qualités morales de la maîtresse de maison

(suite)

Nous en étions à dire qu'une bonne maîtresse de maison doit être ferme. Fermeté ne dit pas dureté; cette estimable qualité est faite de l'esprit de devoir atténué en ce qu'il a de rigide par la douceur; un saint comparait la fermeté à une main de fer gantée de velours.

Etre ferme ce n'est pas punir à la première faute, ce n'est pas condamner à la première preuve probable, ce n'est pas soutenir un ordre donné antérieurement et qu'aujourd'hui on reconnaît vain ou nuisible de quelque façon: tout cela c'est de la bêtise et de l'entêtement disons-le. La fermeté dans son sens véritable, la fermeté qui est une vertu parce qu'elle est la sauvegarde de la dignité et de l'autorité d'une maîtresse de maison exclut la bonasserie qui permet tout, même le mal, la dangereuse longanimité qui attend, qui remet à plus tard l'obligation de réprimer un abus, la fausse gêne et l'inexcusable peur de déplaire, de peiner,

qui empêche de dire carrément à l'occasion.

Cette sage fermeté donne aux enfants aucune prise pour traiter leur mère comme ils traitent leurs sœurs ou leurs compagnons de jeux. Situation déplorable, qui aujourd'hui est devenue presque une plaie sociale. La maîtresse de maison ne commande plus chez elle, ce sont ses enfants qui lui dicte leurs ordres... et elle plie. Pour une larme, une bouderie de son digne rejeton la mère cède une fois "oh ! ce n'est rien !", puis une deuxième fois, et elle en vient à abdiquer ses droits les plus sacrés. Et c'est ainsi, de concessions en concessions, qu'elle arrive à cette déchéance qui d'une reine peut faire une servante quand ce n'est pas une esclave.

La fermeté bien entendue empêche les domestiques de franchir à pieds joints la distance qui sépare un maintien respectueux d'avec un abandon familial lequel engendre infailliblement le mépris avec le manque de retenue.

Prise de haut, cette qualité semble rigidité dénuée de toute douceur, mais on l'a dit : fermeté ne signifie pas dureté. La vraie fermeté commande après réflexion et ne revient pas sur sa décision.

C'est pourquoi la douce fermeté condamne le mal, reprend pour une tâche mal acquittée, mais sans âpreté, sans reproches amers qui blessent et aigrissent, sans emportement, sans colères folles qui d'un coup ruine une autorité. "Tu te faches donc tu as tort" dit le proverbe. Fermeté donc : pilier de l'autorité maternelle, base de prospérité et de stabilité pour un foyer.

Nous nommions comme qualité de la maîtresse de maison : l'instruction. Ce n'est pas précisément une qualité morale, mais parlons-en tout de même car elle a son grand mérite. Instruite, la femme doit l'être pour devenir l'amie et la conseillère de son mari, pour être l'éducatrice de ses enfants et la directrice compétente de son intérieur.

La maîtresse de maison doit être instruite : cela ne veut pas dire qu'elle doit savoir le latin et le grec, posséder l'histoire de France dans tous ces détails, être capable de résoudre des problèmes de toisé et d'algèbre. Non toutes ces sciences, sont d'aucune valeur pour une femme, pour une mère de famille, si elle ignore la véritable science qui pour elle est la plus nécessaire, celle de bien élever ses enfants et de bien diriger sa maison.

Nos aïeules, ces vaillantes femmes qui ont fait notre race saine et forte, ignoraient pour la plupart leur alphabet : le livre des sciences profanes leur était fermé, mais par contre quelle science étendue et solide était la leur quand il s'agissait de la direction d'un foyer, de l'éducation des enfants, de principes religieux. Aujourd'hui la femme en général, ne vise pas au solide, aux connaissances pratiques, elle vise au brillant, à l'apparence, à ce qui fascine l'œil. Elle apprend tout, mais superficiellement, sa science n'a rien de pratique pour une femme.

La jeune fille qui se destine à fonder un foyer doit donc être instruite et de quelle science ? D'abord de la science ménagère dans tout ce qu'elle comprend : tenue d'une maison, art culinaire, blanchissage, etc... lors même qu'elle ne devra jamais se livrer elle-même à ces travaux domestiques, elle devra en être au courant pour guider et enseigner celles qu'elle attachera à ces prosaïques devoirs. En plus de cette science profonde elle devra connaître celle d'élever les enfants. Savoir lire, écrire, calculer : inutile d'insister là-dessus ; de nos jours ce sont des connaissances indispensables pour une femme comme pour un homme. Comme surplus et couronnement de tout cela une maîtresse de maison peut être excellente musicienne, posséder diverses sciences, qui souvent peut-être la rendront plus charmante et plus divertissante, mais non pas meilleure ménagère.

MARIE ROLLET

LE PROGRES CHEZ LES ESQUIMAUX

Depuis les temps les plus reculés, les Esquimaux d'Amérique s'étaient contentés, pour leur logement, de la hutte bien connue, ayant la forme d'une moitié d'orange renversée et sur le rebord de laquelle une entaille était creusée, servant à la fois de porte et de cheminée. Les matériaux de cette hutte se composaient exclusivement de blocs de neige compressés. Or, les Esquimaux des îles Pribiloff, sur la côte d'Alaska, convaincus par les arguments d'un marchand entreprenant, se sont décidés à adopter, comme matière de construction, le ciment armé.

Alimentation de l'enfance

(Suite)

CREME AU CHOCOLAT

Détail.— 1½ bâton de chocolat ou 1½ c. à thé de cacao, 3 c. à th. d'eau, 1 tasse de lait, 3 c. à tb. de sucre, 1 c. à tb. de farine, 1-4 c. à tb. de beurre. Faire fondre le chocolat à feu très doux, ajouter la farine délayée dans l'eau et le lait, cuire 10 à 15 minutes à feu très doux. Retirer, ajouter le beurre, le sucre. Servir dans de petits bols ou dans un plat.

CREME AU TAPIOCA

Détail.— 1½ c. à tb. de tapioca à la minute, 1½ c. à tb. de sucre ou miel, q. q. grains de sel, 1 tasse de lait, 1 œuf. Chauffer le lait au bain-marie, jeter le tapioca en pluie, laisser cuire 15 minutes, ajouter le jaune d'œuf battu avec le sucre, le sel ; laisser cuire 1 ou 2 minutes, en agitant retirer du feu et y incorporer le blanc d'œuf monté en neige. Servir chaud ou froid.

CREME AU CAMEL

Détail.— 1 tasse de lait, 1-4 tasse de cassonade, 1 c. à tb. de fécule de maïs, ½ c. à tb. de beurre. Mettre le beurre et le sucre dans une poêle, laisser brunir. Chauffer, le lait jusqu'au point d'ébullition, y ajouter la fécule préalablement délayée dans un peu d'eau froide ; laisser cuire lentement, ajouter le sucre bruni, laisser sur le feu jusqu'à ce que le tout soit parfaitement mêlé. Servir froid ou chaud avec ou sans crème.

CREME AUX ŒUFS

Détail.— 1 tasse de lait, 1 c. à tb. de fécule de maïs, 1 œuf, ½ c. à tb. de miel. Chauffer le lait, ajouter la fécule préalablement délayée à l'eau froide, cuire jusqu'à ce que le goût de fécule ait disparu. Battre les œufs avec le miel, verser la crème sur ce mélange, retourner au feu et cuire jusqu'à consistance crémeuse ; retirer du feu, verser dans un moule préalablement passé à l'eau froide. Faire prendre au froid, démouler et servir.

COMPOTE DE POMMES

Détail.— 1 pomme, 1 c. à thé de sucre. Laver la pomme, enlever le cœur, la peler, la couper par tranches ; la mettre dans une casserole avec 1 c. à thé de sucre, ajouter de l'eau bouillante à mi-hauteur du fruit ; couvrir la casserole cuire à feu doux sans remuer, jusqu'à ce que le fruit soit transparent et tendre.

DATTES POUR JEUNES ENFANTS

Détail.— 1 boîte de dattes, jus d'orange. Laver les dattes, les faire tremper à l'eau fraîche 15 minutes, les égoutter, les assécher, enlever la pellicule, le noyau, hacher à la machine à viande ; ajouter 2 c. à thé de jus d'orange par tasse de pulpe. Servir comme confitures sur des biscuits secs.

BONBONS DE FRUITS (contre la constipation)

Détail.— 1 livre de dattes, 1 lb. de figes, 1 lb. de pruneaux, 1 tasse de mélasse, 2 c. à tb. de beurre, 1 once feuille de séné. Faire cuire les pruneaux et les figes séparément jusqu'à ce qu'elles soient tendres. Egoutter, enlever les noyaux à la machine à viande. D'autre part, faire cuire la melasse et le beurre jusqu'à consistance épaisse (de sirop épais) ajouter les fruits, bien mélanger le tout, faire rafraîchir. Former de petits bonbons de la forme d'une datte et les rouler dans le sucre granulé. On peut employer cette préparation sous forme de marmelade.

L'AGE DU PARFUM

Voilà qui est d'un charmant augure. On aurait découvert le moyen de transformer en parfums les gaz toxiques fabriqués pendant la guerre. Les chimistes du ministère de la Guerre, à New-York, sont parvenus à extraire de ces gaz un exquis parfum à la violette. Puissent ces savants servir de modèles à tous les chercheurs ! Il faudrait qu'on pût transformer la poudre à canon en poudre de riz, les obus en pains de sucre, les traités de paix en pactes d'alliances et les diplomates en poètes chantant l'union des peuples et l'âge d'or revenu.

Coin de l'Ouvrier

L'Église et le syndicat

POURQUOI L'INTERVENTION DE L'ÉGLISE

POURQUOI l'Église intervient-elle dans cette question d'association ouvrière ? Pourquoi formule-t-elle des règles si précises et qui semblent à certains si rigides ?

N'est-ce pas en somme une simple question de pain et de beurre comme certains se plaisent à le répéter ?

L'Église diffère complètement d'opinion avec ces Messieurs. En voici la preuve : " Certains hommes ", nous dit Léon XIII, " professent l'opinion et elle se répand parmi le peuple, que la question sociale, comme on dit, n'est qu'une question économique. Il est vrai au contraire qu'elle est avant tout une question morale et religieuse et pour ce motif, il faut surtout la résoudre d'après les règles de la morale et le jugement de la religion." (Enc. *Graves de Communi.*)

Pie X n'est pas moins explicite : " La question sociale et les controverses qui s'y rattachent relativement à la nature et à la durée du travail, à la fixation du salaire, à la grève, ne sont pas purement économiques et susceptibles dès lors d'être résolues en dehors de l'autorité de l'Église ". (Enc. *Singulari Quadam.*)

* * *

Est-ce assez clair ? L'Église prétend avec preuves à l'appui avoir le droit et le devoir d'intervenir parce que les diverses questions agitées dans les réunions ouvrières ne peuvent être équitablement solutionnées en faisant abstraction de la conscience. Au fond des difficultés de travail, il y a toujours une question morale et religieuse. En effet, dans la discussion des relations entre patrons et ouvriers, que de problèmes épineux se posent qu'il faut solutionner par les principes de la justice et de la charité !

Et dans ce conflit d'intérêts opposés, que d'obstacles se dressent ! Que les passions humaines sont promptes à se soulever ! D'un autre côté l'envie, la jalousie, de l'autre, la cupidité l'amour du luxe, la dureté, l'injustice et partout la recherche effrénée de la jouissance. Si ces passions se déchaînent c'est la lutte des classes, c'est la force qui s'affirme avec imprudence au mépris du droit.

* * *

Seule dans ce conflit l'Église peut intervenir efficacement pour modérer les appétits des uns et des autres, parce que seule elle descend au fond des consciences et force les volontés à se courber sous l'autorité des commandements de Dieu. Cela est si vrai, que à mesure que l'esprit chrétien disparaît des masses populaires, la lutte entre patrons et ouvriers devient plus âpre et sans merci.

Mon Dieu, c'est chose bien explicable. Si la vie présente est sans lendemain, ou même si simplement les préceptes de l'Évangile ne compénètrent plus les décisions de l'ouvrier, elle devient toute matérielle et orientée vers la seule jouissance terrestre. Elle manque de frein et la pente est glissante. L'abîme n'est pas loin.

Oh ! que l'Église a bien droit de proclamer que la question sociale est avant tout une question religieuse et morale. Comme elle a mille fois raison d'intervenir dans nos syndicats pour y jeter à profusion la lumière de son enseignement sur l'au-delà de la vie pour y faire triompher la justice de toutes les embûches de la convoitise humaine. Il ne faut pas assister à beaucoup de difficultés ouvrières pour se convaincre de la sagesse des directions de l'Église et de la nécessité des conseils du prêtre, pour réclamer dans la modération la justice et assurer la paix.

E. D'UZEL.

Le Travailleur.

L'arbitrage

ENTRE les nombreuses questions qui sollicitent notre attention, nous choisissons celle de l'arbitrage, parce qu'elle nous paraît la plus urgente. Il est toujours désirable et profitable que les conflits qu'elle que soit leur nature se règlent sans violence, et avant que les passions soulevées ne les aient inutilement compliqués. De tout temps l'Église a favorisé cette méthode de dénouer les difficultés ; elle a voulu l'étendre jusqu'aux États, et ce n'est pas sa faute si ce moyen, qui aurait évité au monde les guerres qui l'ont bouleversé à tant de reprises, n'a pas été accepté.

Aujourd'hui l'arbitrage pourrait rendre les plus précieux services dans la crise commerciale et industrielle que nous traversons. Cette crise a eu plusieurs phases. Dans notre pays la première a été toute d'activité. Contrairement au reste de la population, le monde commercial et industriel a d'abord bénéficié de la guerre qui lui a fourni maintes occasions d'affaires lucratives. Aujourd'hui c'est la réaction, ou plutôt le retour nécessaire à l'état normal, qui menace de s'opérer avec plus de difficultés. La chose est toute naturelle, si l'on ne regarde qu'aux instincts et qu'aux sentiments. Il est toujours plus agréable de monter que de descendre, de voir ses revenus s'accroître que de les voir diminuer, d'augmenter son confort que de renoncer à certaines habitudes agréables mais coûteuses.

* * *

Lorsque les patrons voyaient affluer les commandes, toujours plus avantageuses les unes que les autres, ils ont haussé volontiers les salaires, mais ils attendaient qu'on le demande, et qu'on insiste pour les obtenir. Aujourd'hui les patrons traversent des moments difficiles, très difficiles ; la crise industrielle est intense ; la crise monétaire au moins aussi accentuée ; ils se voient acculés à la nécessité de diminuer leurs frais d'exploitation, parmi lesquels compte le salaire des ouvriers. Ces derniers hésitent devant le sacrifice, au moins autant qu'hésitaient jadis les chefs d'industrie devant les demandes d'augmentation de salaire qu'on leur faisait.

Est-il désirable que chacun reste sur ses positions, sous prétexte qu'elles sont fortes, et que l'adversaire devra nécessairement venir à composition ?

Certainement non, car de cette méthode il ne peut sortir que des ruines.

* * *

Le temps de la reprise des affaires approche. C'est l'opinion de tous les gens avertis. Patrons et ouvriers ont intérêt à régler dès aujourd'hui leurs difficultés, les premiers pour savoir à quoi s'en tenir avant de solliciter des contrats, les seconds pour s'assurer le travail qui leur échappera si le patron n'a pas d'ouvrage à leur donner.

Dans les temps anciens, qu'on ne doit pas chercher à imiter, patrons et ouvriers croyaient être très habiles en attendant le moment propice pour faire triompher leur manière de voir. Le patron profitait de la morte saison pour offrir parfois des salaires de famine, que l'extrême besoin forçait les travailleurs à accepter. L'ouvrier attendait que le patron, accablé de besoin, soit dans l'impossibilité d'arrêter son atelier, pour présenter brutalement des ultimatums auxquels le chef de l'usine devait céder, pour ne pas encourir de trop grandes pertes.

Ces procédés antichrétiens ne tendaient pas seulement à diviser le monde du travail en deux camps ennemis entre lesquels le fossé se creusait de jour en jour plus profond ; il nuisait aux uns et aux autres. Le patron n'osait plus prendre de charges, et l'ouvrier manquait de travail.

* * *

L'Église s'est jetée dans l'arène pour rappeler aux uns et aux autres qu'ils étaient frères, et qu'ils devaient se traiter en frères. Aux uns et aux autres elle a montré la charité et la justice comme les seuls moyens auxquels il convient de recourir. Aux employeurs et aux employés elle dit : Vous avez des devoirs, ne vous y dérobez point. Les hommes de l'autre camp sont vos frères ; parlez-leur, entendez-vous avec eux. Lorsque vous aurez tout fait pour vous entendre, si vous ne pouvez y parvenir, allez demander l'avis des hommes sages et désintéressés, et engagez-vous à le suivre.

Patrons et ouvriers catholiques devraient suivre aveuglément ce conseil de l'Église, qui a depuis si longtemps prouvé la sagesse de ses prévisions, la justesse de ses vues. S'ils s'entendent dès maintenant, l'industrie québécoise est assurée d'un renouveau rapide, d'une avance considérable sur ses concurrents d'ailleurs, qui n'auront pas eu la sagesse de prendre ce moyen aussi simple qu'efficace de remonter vers le succès.

L'ultime moyen est l'arbitrage, d'utilisation simple et facile pourvu que chacun y mette de la bonne volonté et sache tenir la parole donnée. Nous souhaitons de tout cœur qu'on en reconnaisse enfin l'efficacité. On est mauvais juge dans sa propre cause, et l'élémentaire sagesse conseille de s'en rapporter à des tiers dans la plupart des cas où l'entente est de prime abord impossible.

Jules DORION.

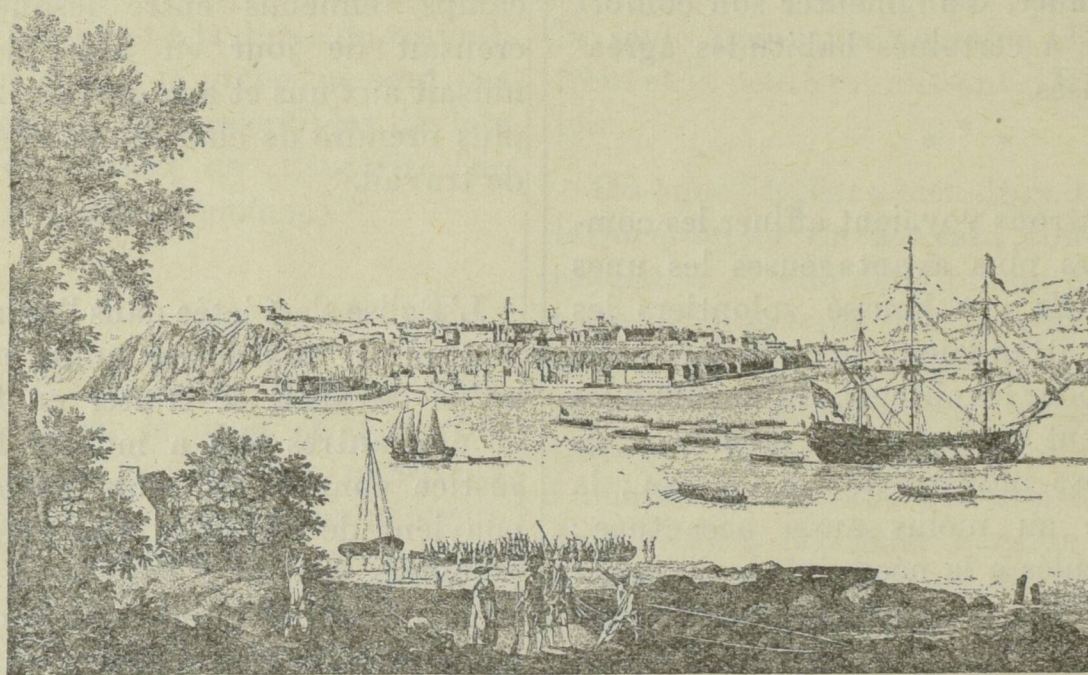
L'HUILE DE FOIE DE REQUIN

Elle n'est pas vendue sous ce nom, mais il s'en fait un commerce assez considérable sous le nom d'huile de foie de morue. Ajoutons aussitôt que l'une et l'autre ont le même goût et les mêmes propriétés thérapeutiques. Si l'huile de foie de requin contient moins de soufre, en revanche elle possède plus d'iode et

de phosphore. C'est principalement sur la côte du Portugal qu'on pêche le requin à la ligne, sur les grands fonds. Ce squala a un foie énorme qui pèse jusqu'à 40 et 50 kilos. On hache ce foie, on le presse, il rend une belle huile blonde et transparente ; chauffé ensuite au bain-marie, il laisse couler encore une certaine quantité d'huile, qui entraînant avec elle des pigments sanguins, prend une couleur brune ; de ce fait, la seconde huile a une moindre valeur marchande, mais elle n'en est pas moins bonne pour cela.

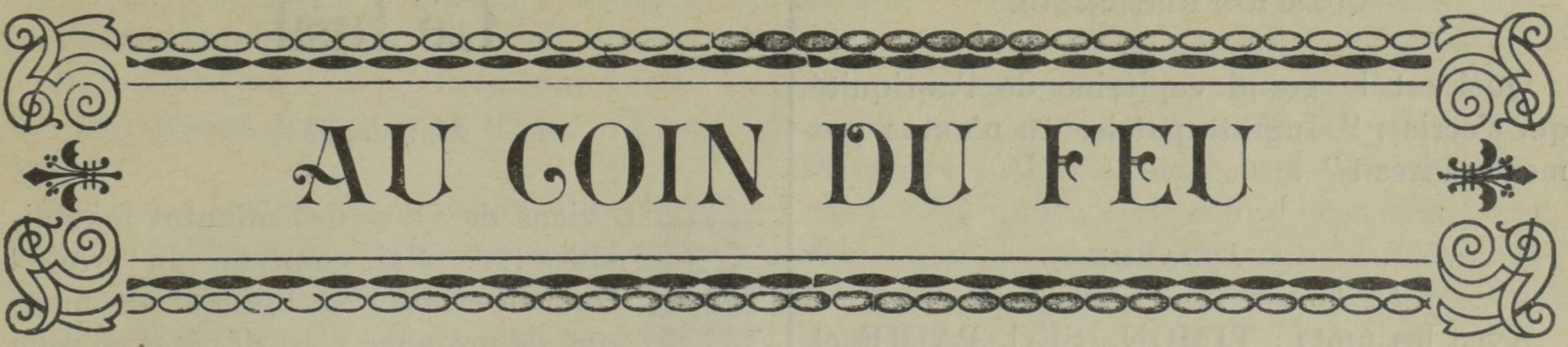
GUÉRI DE LA MANIE DE FUMER

En Angleterre, le comte d'Ancaster passait toutes les heures de la journée et une bonne partie de la nuit à fumer. Les médecins rédigèrent de sévères ordonnances ; mais, à tous, le gentilhomme répliquait que l'action de fumer était une habitude dont ses doigts ne pouvaient se défaire. Alors, un hygiéniste, plus imaginaire que les autres, conseilla au comte d'Ancaster de tricoter lui-même ses chaussettes. Et le plus curieux, c'est que le noble lord y prit goût et que les chaussettes fabriquées par lui sont fort admirées par ses amis et dans la haute société. Les encouragements qu'a reçus l'ancien fumeur l'ont guéri de sa passion ; il en a seulement une autre : c'est un tricoteur enragé. C'est plus sain.



LE VIEUX QUÉBEC

VUE GÉNÉRALE DE QUÉBEC PRISE DE LA POINTE LÉVY.



AU GOIN DU FEU

POUR S'AMUSER

A NOS LECTEURS

Nous demanderons à nos lecteurs qui désirent prendre part à notre concours mensuel de jeux d'esprit de ne pas trop retarder à nous envoyer leurs réponses, parce que notre revue va sous presse vers le 8 de chaque mois.

En avril dernier, plusieurs concurrents, dont quelques-uns avaient trouvé toutes les solutions justes, nous ont envoyé leurs réponses trop tard. Nous le regrettons infiniment.

En septembre prochain, c'est-à-dire, avec le premier numéro de sa quatrième année, *l'Apôtre* subira une transformation qui sera, nous l'espérons, bien vue de ses abonnés. Nous commencerons avec ce numéro la publication d'un feuilleton très intéressant et la première page de notre couverture portera une vignette artistique qui changera chaque mois.

Grâce à ces améliorations, et aux articles littéraires et scientifiques qu'il continuera à servir chaque mois à ses lecteurs, *l'Apôtre* sera la revue de famille que l'on peut laisser impunément entre toutes les mains et qu'on lit le soir en famille de la première page à la dernière.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS D'AVRIL

DEVINETTE

Le nuage.

CHARADES

Banque — route : banqueroute.

Bon — jour : bonjour.

REBUS GRAPHIQUE

Les petits souffrent souvent des divisions des grands.

Mot à mot : LES petit, sous FRE, sous VENT, D divise ION, D grand.

RÉBUS NO 26

Tout vient à point à qui sait attendre.

Mot à mot : t'houx — VIEN tas — poing — acquit — C — tas — temps DRE.

Ont envoyé des solutions partielles : Mlles Florence Duhaime, 65, rue Collège, Montréal ; Alexandra Parent, Couvent du Bon Pasteur, Charlesbourg ; Cécile Dorval, 248, rue d'Aiguillon, Québec ; Marie-Jeanne Grisé, St-Césaire ; Catherine Pépin, 298, 5e avenue, Parc Dominion, Lachine ; MM. Jules Pelletier, Rivière-du-Loup (en bas) ; Pierre Piché, Terrebonne ; Jean-Maurice Pouliot, Collège de Ste-Anne de la Pocatière ; Paul Gilbert, Collège de Ste-Anne de la Pocatière ; A. Joly, Sacré-Cœur, St-Hyacinthe ; Pierre Caron, Ferme expérimentale, Ottawa ; Mlle Ghislaine Benoît, Rivière-du-Loup Station ; MM. Marc Gilbert, Collège Ste-Anne-de-la-Pocatière ; Maurice Lepage, Collège du Sacré-Cœur, Charny.

A trouvé toutes les solutions justes : Mlle Lucienne Boucher, Couvent du Bon-Pasteur, Charlesbourg.

Un prix a donc été décerné à Mlle Boucher.

CONCOURS No 33

DEVINETTE

Je suis au milieu du monde,
J'ai deux sœurs dans un tonneau,
On me trouve aussi dans l'onde
Pourtant je ne suis pas dans l'eau.

QUESTION HISTORIQUE

Quel est le grand capitaine de l'antiquité qui s'écria : " Ingrate patrie, tu n'auras pas mes cendres ! " ?

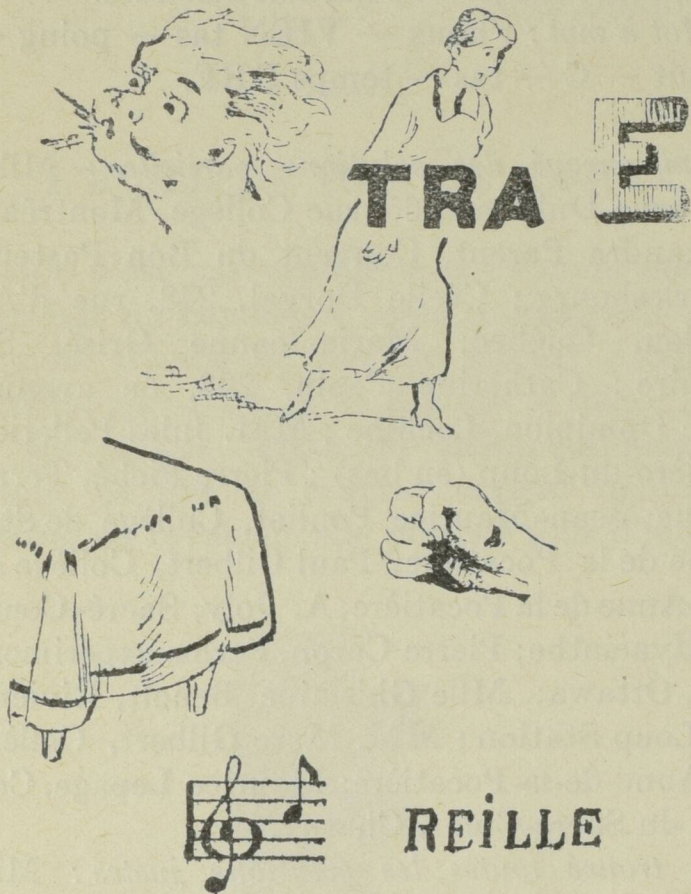
ANAGRAMME

Avec les mots : TIMON, SEC, PAIRE et MENU former un seul mot.

LOGOGRIFFE

Avec ma tête, je suis pleurs
Sans elle, une cause de pleurs
Je coupe si l'on m'ôte mon cœur.

RÉBUS NO 27



RUSÉ PETIT GARÇON

" Bob, qu'as-tu fait du morceau de gâteau que j'avais laissé sur le buffet ?

— Je l'ai donné à un pauvre petit garçon qui avait bien faim, maman !

— C'est très bien, mon enfant. Mais où est ce pauvre petit garçon ? Je veux lui donner deux sous !

— Donne, petite maman... C'est moi qui avais bien faim !"

Le fusil

Monologue

JE viens de vivre des minutes inoubliables !... J'ai empêché un crime ! Oui, un crime ! Ah ! je n'ai pas manqué de présence d'esprit. Malgré mon émotion, je suis demeurée calme, très calme. Et, vous voyez... je viens chercher le dictionnaire... pour m'instruire... cela vous prouve combien je suis maîtresse de mes nerfs.

Le voici ce dictionnaire. (*Elle le prend et essaye de le feuilleter, mais ses doigts tremblent trop.*) Je voudrais savoir quelles sont les différentes sortes de fusils ; je sais qu'il y a des fusils à broche et des fusils à per... à per... je ne sais quel drôle de nom... à per... quelque chose centrale... Mais il paraît que ce n'est pas tout. Ah ! je tremble encore un peu... mais aussi, quelle émotion !

Il faut vous dire que nous sommes arrivés ici depuis trois jours, nous, c'est-à-dire ma tante, mon cousin Gaston et moi. Nous sommes donc arrivés ici depuis trois jours pour passer une semaine ou deux chez le cousin Pierre.

Moi, je ne le connaissais pas du tout, ce cousin... un vieux cousin antédiluvien... Quand je dis antédiluvien, ce n'est pas qu'il soit très vieux... trente ou quarante ans peut-être... Mais sa parenté remonte au moins au déluge. J'aime mieux cela, je ne tiens pas à être sa proche parente, non, merci !

Tout le monde pourtant le dit très bon, très aimable. Gaston m'affirme que, malgré un peu de vivacité, c'est le meilleur des hommes.

Eh bien ! moi, je le dis franchement, il m'a fait peur dès le premier jour. D'abord, il a une grande barbe ! énorme ! frisée ! touffue ! Il a l'air de Barbe-Bleue... si ce n'est que sa barbe est noire au lieu d'être bleue. Et puis il a une voix... ah ! une voix !... à faire trembler la maison entière, avec le grenier et la cave !

Non, ce n'est pas naturel d'avoir une voix comme cela ! Dès le premier moment, je vous dis, il m'a fait peur. Il me parlait pourtant avec des mots aimables, il se montrait prévenant et attentionné... Mais quand il s'adressait à moi, rien que la façon dont il commençait (*D'une voix de stentor*) : " Ma mignonne " ... je sur-

sautais et je tremblais si fort que je n'entendais plus la fin de la phrase.

Or, aujourd'hui, j'ai été fixée tout à fait ! Je sais maintenant à quoi m'en tenir... Et c'est terrible !

Ma tante est partie ce matin avec Gaston jusqu'au bourg, faire une course urgente. Comme j'avais hier un peu mal à la gorge, elle n'a pas osé m'emmener, car le temps était assez menaçant. Elle a annoncé qu'elle rentrerait pour midi.

— Vous m'excuserez de vous fausser compagnie aujourd'hui, lui a dit cousin Pierre de sa voix de tonnerre. Je dois m'absenter ; je déjeunerai rapidement à 11 heures, et partirai en voiture. Je serai de retour pour dîner.

En l'absence de ma tante et de Gaston, j'étais un peu désespérée. J'ai voulu lire. Ayant fini mon livre, j'ai pris celui de Gaston. Horreur ! ce ne sont qu'histoires de voleurs, de bandits, que sais-je ! J'en étais tout impressionnée. J'ai fermé le livre, et je suis descendue vers 11 heures.

En arrivant à la porte de la salle, j'entends justement la voix du cousin Pierre. Il commençait à déjeuner, et criait à Justine (*Prenant chaque fois une voix terrible pour imiter son cousin.*) “ Mais, Justine, ce bifteck n'est pas mangeable ! Il est dur comme la semelle de mes bottes.”

Je ne pouvais entendre la réponse de Justine ; elle parlait du fond de sa cuisine.

Le cousin reprend bientôt : “ C'est vrai que ces couteaux ne coupent plus du tout. Il faudra les faire affiler... Hein ? vous dites ?... viande trop fraîche... Oh ! viande trop fraîche !...” Brr ! rien qu'à l'entendre, j'en avais la chair de poule... Il me rappelait l'ogre du Petit Poucet sentant (*Avec une grosse voix.*) “ la chair fraîche ” !

J'étais restée derrière la porte, très impressionnée, n'osant ni entrer ni me retirer, et n'entendant qu'une moitié de la conversation.

“ J'y passerai, moi, chez le boucher, ajoute cousin Pierre. Je lui dirai ma façon de penser ! Oui... oui... nous mangerons le lapin... puisque ce boucher de malheur ne peut nous servir convenablement... Maudit boucher... Eh bien ! je le tuerai ; cela ne me fait pas peur !”

Vous pensez combien j'ai frémi en entendant ces mots. Je ne pouvais en croire mes

oreilles... Il parlait ouvertement d'aller trouver son boucher et de le tuer !... C'est donc là ce que Gaston appelle un peu de vivacité !...

Non ! ce n'était pas possible ! Je voulais douter encore... J'avais mal compris sans doute... Mais voilà qu'il s'écrie d'une voix plus formidable que jamais : “ Ah ! non, Justine, cela ne peut aller ainsi. (*Terrible.*) Donnez-moi donc le fusil !”

Ainsi cet homme soi-disant si bon, si aimable, était prêt, pour un bifteck trop dur, à aller froidement, consciemment tuer son boucher d'un coup de fusil !

Pour un instant, je suis restée comme pétrifiée par l'horreur. Puis j'ai retrouvé mon sang-froid. Je savais où était le fusil... accroché dans le vestibule, au bas de l'escalier. Je me précipite... je le prends, et je monte quatre à quatre au grenier. Je voulais le cacher dans une grande malle vide... mais cet affreux fusil était trop grand ! Impossible de l'y faire entrer !... Le front en sueur, les jambes tremblantes, ayant à peine la force de porter cette arme pesante, je vais jusqu'à ma chambre... J'avais une peur horrible de rencontrer Justine ou le cousin Pierre... Celui-ci m'aurait tuée, bien sûr, s'il m'avait surprise avec son fusil dans les bras... J'essaye de l'introduire dans mon armoire... Pas moyen...

Alors, j'ai eu une idée excellente : je l'ai fourré dans mon lit ! Oui, dans mon propre lit ! et j'ai empilé par-dessus mon gros manteau, tout mon linge, la malle de ma poupée, la descente de lit, deux vases à fleurs, mon chapeau de jardin, enfin tout ce qui me tombait sous la main ! De cette façon si le cousin Pierre était venu chercher son arme, il n'aurait pas vu la bosse qu'elle faisait sous mes couvertures !

Il n'est pas venu... et bientôt j'ai entendu le roulement de sa voiture, Il était parti... sans son fusil ! Ah ! quel soupir de soulagement ! Le boucher l'a échappé belle ! Sans moi !...

Je raconterai tout cela à Gaston. Il sera bien étonné, je suis sûre !

Mais je voulais savoir ce que pensait Justine de tout cela. Je suis allée à la cuisine.

— Dites-moi, Justine, pourquoi donc le cousin Pierre voulait-il son fusil ?

— Son fusil ! Il n'a pas pris son fusil aujourd'hui ; il n'a pas le temps d'aller à la chasse ; il est parti pour un rendez-vous d'affaires.

— Oh ! Oh ! Justine, vous voulez me cacher la vérité ! Mais j'insiste : " Pourtant je suis sûre qu'il demandait le fusil en déjeunant."

Elle éclata de rire.

— Oh ! oui, il a demandé un fusil, mais c'était le fusil à couteaux.

Elle riait de si bon cœur, que je suis repartie assez vexée. Maintenant, je voudrais savoir quelle différence il y a entre un fusil à broche et un fusil à couteaux. (*Elle feuillette le dictionnaire.*) Voyons, fa... fi... fu... funeste... Oui, sans moi, ç'aurait été funeste... fu... rieux... Oh ! il l'était... Euh !... voilà... fusil... " Arme à feu, longue et portative..." Portative.. oui, mais bien encombrante et lourde !... Il n'y a pas une grande explication... il faudrait un dictionnaire plus complet. Voyons encore, je n'ai pas lu jusqu'au bout... " Morceau de fer ou d'acier, dont on se sert pour aiguïser les couteaux..." Ah !... Oh !... alors... peut-être... un fusil à couteaux... Oui, en effet, je me rappelle maintenant. C'est ridicule aussi d'appeler cela un fusil... la langue française est vraiment bien défectueuse !... Oui, je comprends... c'est moins terrible que je ne pensais... Pour couper le bifteck, il fallait aiguïser le couteau... avec le fusil... Et peut-être, au fait... ce qu'il voulait tuer... c'était le lapin plutôt que le boucher.

Hum ! je ne raconterai rien à Gaston... Je vais remettre le fusil en place... le vrai... Et puis... et puis je crois bien que, maintenant le cousin Pierre ne me fera plus peur du tout !

HELLÈLE.

PROVERBES ORIENTAUX

Le travail fait connaître la valeur de l'homme, comme le feu développe les parfums de l'encens.

Jouis des bienfaits de la Providence, voilà la sagesse ; fais-en jouir les autres, voilà la vertu.

Quand tu es seul, songe à tes défauts ; quand tu es en compagnie oublie ceux des autres.

Si tu ne veux pas qu'on le sache, ne le fais pas.

Le lis et le ruisseau

Le lis dit au ruisseau : D'où vient que ton
[murmure
En passant près de moi devient comme un
[sourir ?

Pourquoi ton cours plus lent et ta vague plus
[pure,
A mon aspect parfois semblent-ils s'assoupir ?
— Le ruisseau dit au lis : Ta corolle argentée
Se mire dans mes flots comme dans un miroir,
Et j'attarde ma course, un moment agitée,
Pour ravir à ton front quelque rayon d'espoir.

Le lis dit au ruisseau : Ton onde frémissante
M'apporte un réconfort pendant les feux du
[jour,
Et ma tige, sans toi, flétrie et languissante,
Sur le sol desséché tomberait sans retour.

— Le ruisseau dit au lis : Quand la brise
[folâtre
Aux arbres du bosquet a puisé la fraîcheur,
Elle vient, en passant, baiser ton front
[d'albâtre,
Et je reflète, alors, plus joyeux, ta blancheur.

Le lis dit au ruisseau : Tu dois voir dans ta
[route
La Madone des bois, au regard virginal :
Le jasmin sur son front s'arrondit-il en voûte ?
L'oiseau lui chante-t-il son hymne matinal ?
— Le ruisseau dit au lis : En saluant la Vierge,
De vallon en vallon je redis ses faveurs ;
A ses pieds l'humble enfant parfois allume un
[cierge
Et suspend à ses mains des guirlandes de
[fleurs.

Le lis dit au ruisseau : Vers la Vierge céleste
Porte avec mon parfum mon suprême désir ;
Je voudrais à ses pieds m'épanouir, modeste,
Et devant son regard ne jamais me flétrir.
— Le ruisseau dit au lis : Adieu ! reste au
[rivage ;

Ma vague, en dessinant ses méandres étroits,
Au trône virginal va porter ton message...
— Et le ruisseau courut se perdre au fond des
[bois.

F. HEURLIPES.